This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

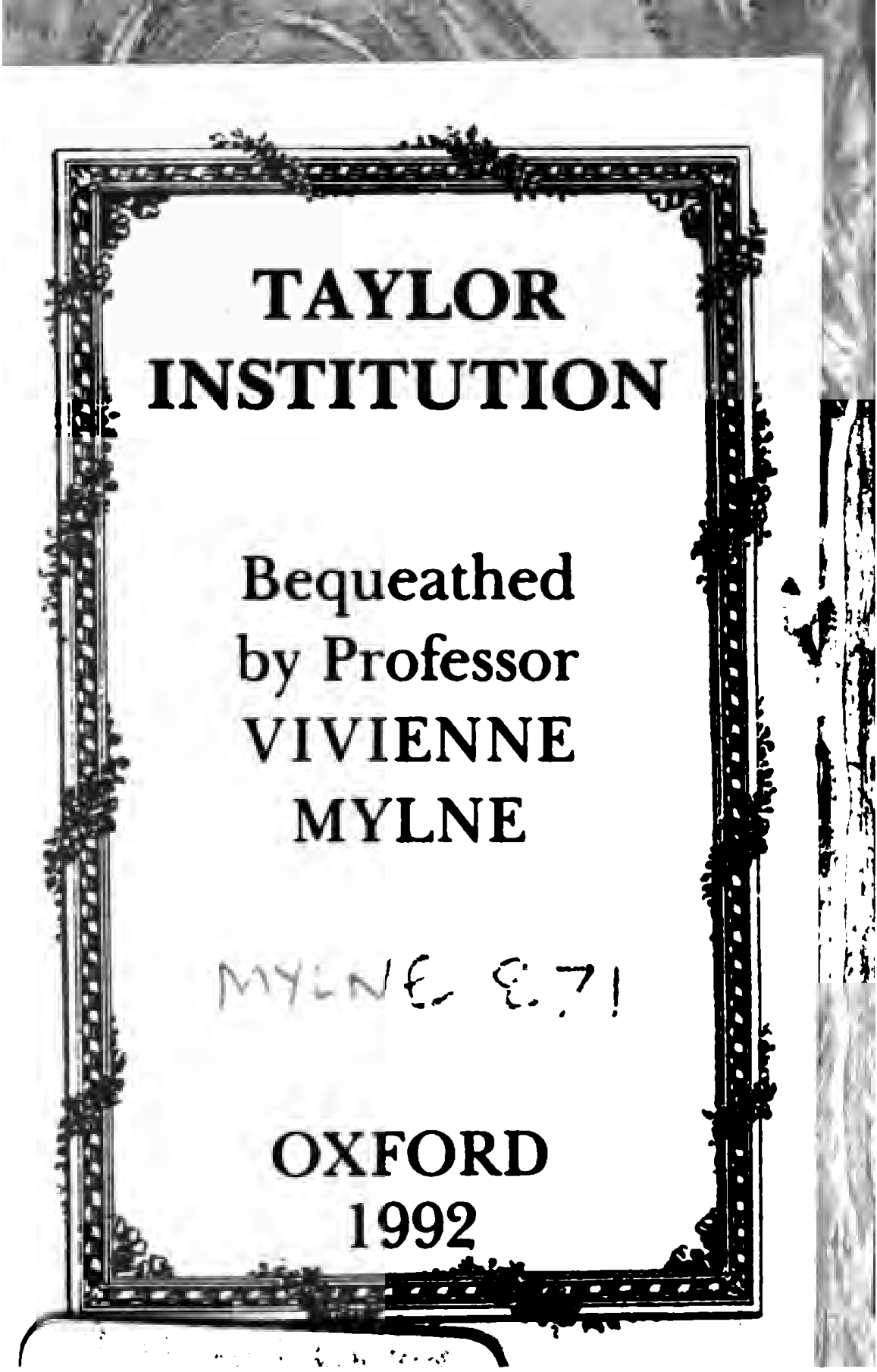
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


TAYLOR
INSTITUTION
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE
MYLNE E.71
OXFORD
1992

VERNES

PMF 86.

LA BROSSE
A – 3

LE VOYAGEUR SENTIMENTAL.

Barbier l'aîné del. 1786 D. Ellouin. sculp.

O ! Rousseau ! ô ! Richardson, où êtes-vous !

le Cazin.

LE VOYAGEUR SENTIMENTAL,

OU

MA PROMENADE A YVERDUN.

Par M. VERNES, le fils.

Nouvelle édition, corrigée & augmentée par l'Auteur.

Une larme du ſentiment,
Quelle plus douce récompenſe!

A LONDRES.

1786.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

A

MADEMOISELLE

DE BLAS.

Les Graces rougiraient de la peindre ; elles ſe loueraient elles-mêmes.

LE

LE VOYAGEUR SENTIMENTAL,

OU

MA PROMENADE A YVERDUN.

PREMIERE PARTIE.

LA ROUTE.

CHAPITRE PREMIER.

MON RÉVEIL.

MINUIT ſonne.... Je repouſſe le ſommeil que mes organes fatigués me demandent... Mon ami ne vient point!... Quand on attend l'heure du plaiſir, le tems poſe ſes aîles & ſe traîne avec des béquilles... Levons-nous!... Faire huit mortelles lieues

pour un bal! quelle folie... Mademoiſelle de Blas! ſans elle j'allais raiſonner.

Le ciel eſt couvert; la neige & le vent battent mes fenêtres... mais le *pere la Joye* (1) eſt ſi tenace dans ſes projets! (excellent garçon d'ailleurs) & moi ſi amoureux!... Vous croyez, qu'un objet unique m'occupe tout entier. Point du tout: je ſuis travaillé d'une eſpece d'amour univerſel pour toutes les jolies femmes, & j'en pourſuis les premieres faveurs, ſans approfondir leur eſprit, leur caractere, qui me refroidiraient peut-être, ou m'enflammeraient trop violemment; tel un papillon ne voltige pas aſſez long-tems ſur des roſes pour en ſentir les épines, ou s'enivrer de leur parfum.

Il faut cependant que je faſſe un

---

(1) Surnom donné à mon ami B.... Pathe, parce qu'il fait la joie de ſes amis.

aveu. Dans la liſte des objets que j'aime, mademoiſelle de Blas eſt le nom que je trouve toujours le premier. Mon cœur eſt une eſpece de temple ; ſes rivales en ornent le parvis : mademoiſelle *de Blas* eſt ſur l'autel.

CHAPITRE II.

TROYES.

J'ÉTAIS rentré dans mon lit, en boudant la nature, & je laiſſais le ſommeil & mon amour univerſel ſe diſputer ſur mon chevet. Moi! que je brave le vent, le froid, la neige, la fatigue, pour ce ſexe maudit.... A vingt ans, ce mot doit-il échapper des levres? Des levres, peut-être... jamais du cœur! Je ſautai ſur mon attirail de voyage, & préparai mes bottes, pour faire à l'amour une offrande expiatoire de mon blaſphême. J'entr'ouvre doucement la fenêtre; je crois voir l'horizon s'éclaircir un peu; je la referme vîte, comme pour ne pas donner au Ciel le tems de changer, pendant que je finis mes préparatifs; & je remplis mon porte-

manteau en répétant : Que ne ferait-on pas pour ce ſexe aimable ! Il fit pécher notre premier pere, mais n'eſt-ce pas le ſeul des hommes qui, en péchant pour la beauté, ait perdu le paradis ? Les Grecs entreprirent le voyage de *Troyes* pour une femme, pourquoi ne ferai-je pas celui d'*Yverdun ? Yverdun* n'eſt pas *Troyes ;* j'en conviens : mais *Hélene* valait-elle mademoiſelle *de Blas ?* je n'en conviens pas.

CHAPITRE III.

LE PERE LA JOYE.

MON porte-manteau prêt & bien fermé, pour qu'il ne me prît pas envie de le r'ouvrir ſi le tems voulait m'effrayer... je retourne viſiter le Ciel d'un air à lui demander grace... Hélas! les vents redoublent leur fureur; la neige tombe à grands flots... Je revenais piteuſement dormir, quand, tout-à-coup, pi, pa, hoë, hoë, faiſant claquer ſon fouet, & laiſſant la bride abattue ſur ſa roſſe, qui n'en allait pas plus vîte, *la Joye* heurte vigoureuſement à ma porte. — Es-tu prêt? viens donc; il fait un tems délicieux!... Notez qu'il prononçait ces mots en balbutiant, tant l'âpreté du froid congelait ſa langue. J'ouvre ma porte. — Qu'appelles-tu *tems délicieux?* en peut-il être un plus horrible?

— A notre âge, toutes les glaces de l'hiver n'éteignent pas le feu qui circule dans les veines : hâte-toi, où je pars ſeul. Tiens, voilà ta monture, en me préſentant une roſſe : ah ! une roſſe ! Roſſe eſt pour elle un trop beau nom.

Roſſe & ſi longue, & ſi maigre & ſi ſotte,
Que je la crus voiée à Dom Quichotte.

C'eſt bien d'elle qu'on pourrait dire, « que l'humilité même, ſi elle n'allait » pas à pied, ne pourrait choiſir une » monture plus chétive. »

Pardon, lecteur ! à l'exemple des voyageurs, j'aurais dû vous donner la deſcription topographique du lieu de notre départ ; vous marquer exactement ſa latitude, ſa longitude, ſa diſtance de la capitale ; vous parler de ſon égliſe, de ſon château, de ſa bibliothéque, &c. J'avoue, à ma honte, que ce ſuperbe genre d'érudition n'eſt pas le mien ; vous ne le

verrez que trop dans tout le cours de mon *Voyage*. Hélas! une nuance de ſentiment me frappe & m'attache plus que tous les *Panthéons* & les *Colonnes Trajanes*... L'*homme au mouton*, par exemple, l'*aveugle* & *ſa fille*, le *béquillard*: voilà mes folies!

CHAPITRE IV.

AUX CENSEURS.

LE vent nous repouſſait plus que jamais ; la neige s'obtinait à nous inonder. Cenſeurs atrabilaires ! vous criés au ſcandale en nous voyant chercher le plaiſir à travers mille fatigues, mille dangers ; & moi, je vous plains du fond de mon ame. Hélas, vous n'êtes plus dans l'âge des douces illuſions, dans cet âge heureux où tous les plaiſirs de la ſageſſe ne balancent pas la plus légere de nos folies. Le tems s'avance rapidement, où la nature déſenchantée ne brillera plus à nos yeux du fard dont l'amour la colore ! Alors on ne bravera plus la rigueur des ſaiſons pour jouir une nuit, une heure, une minute, du ſentiment que fait paſſer au cœur un mot, un ſourire de l'objet qu'on aime.

Alors, nous compterons les défauts d'une jolie femme, ne pouvant plus compter ſes charmes : ſon cœur timide ne feindra point, en public, de ne pas s'occuper de nous ; elle ne baiſſera point les yeux à notre approche, pour les lever furtivement ; le haſard ne dirigera plus ſa main vers la nôtre, & nous aurons beſoin de parler pour être entendus. Alors, nous ne verrons plus les plaiſirs avec le priſme de la jeuneſſe, qui les embellit & les multiplie. Au lieu de ne dormir qu'une heure, nous ferons le tour du cadran ; alors..... alors, nous n'exiſterons plus !.... N'anticipons point ſur un tems qui n'arrivera que trop tôt, & faiſons durer le ſonge tant que l'amour & la jeuneſſe le dorent.

CHAPITRE V.

MA JUMENT.

MA jument ne démentit point l'idée que ſa triſte mine m'avait donnée de ſon caractere. Le mouvement lent & égal de ſes jambes reſſemblait à celui d'un balancier de pendule, & me laiſſait compter les ſecondes. J'avais beau piquer des deux ſes flancs de bois, l'animer du geſte, de la voix, je lui trouvai ſi peu d'émulation, une tranquillité ſi décidée, ſi préparée à tous les événemens, que je pris mon parti de ſa ſtoïque impaſſibilité. Conſidérant d'ailleurs qu'elle n'avoit point de bal, point d'amour univerſel en tête; comparant le ſort des différens êtres qui ſont ſur ce globe, je rentrai ſérieuſement en moi-même, & ne trouvant point de raiſon ſuffiſante

de me préférer à ma jument, & qui eût dû m'attirer une ſomme de bonheur ſi ſupérieure à la ſienne, je plaignis la pauvre bête, je la flatai ſur l'oreille, & n'oſai plus la forcer, à coups d'éperon, de prendre toute la peine, quand je devais ſeul avoir tout le plaiſir.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

MES RÊVERIES.

J'AVANÇAIS cahin, caha, ſur ma monture, bien emmailloté contre les frimats, & armé d'une énorme rondache, pour que les voleurs, à l'aſpect de mon air martial, ne fuſſent pas tentés de me faire peur.

Les profondes ténebres qui couvroient la terre, m'invitoient à rêver au milieu du ſilence de tous les êtres, & m'attriſtaient quand j'allais au plaiſir.

La nuit me ſemble un pan du rideau de la mort que le ſoleil écarte chaque jour, juſqu'à ce que l'éternité le tende.

Quand je comparais le point de mon exiſtence à la vaſte étendue des

cieux, dont ce monde n'eſt lui-même qu'un point imperceptible, j'étais moins embarraſſé de ſavoir où la providence me mettrait, qu'où elle avait pu me trouver.

CHAPITRE VII.

QUE SUIS-JE DONC!

HONTEUX de n'être qu'un atôme, je tâchais d'embraſſer, de ma penſée, tous les mondes épars qui roulaient ſur ma tête. J'élevais mon imagination par de-là les hauteurs du firmament; j'approchais du trône du créateur, ſous l'œil de qui rampent tous les aſtres; j'oſais me placer ſur ce trône, & je m'écriais : *Que je ſuis grand!*

Hélas! ma jument fit un faux pas; je donnai du nez en terre, en diſant : *Que je ſuis petit!*

CHAPITRE VIII.

L'HOMME AU MOUTON.

J'AI toujours aimé de préférence les payſans, & en général ceux que le ciel a bien faits nos égaux, mais que le haſard a mis en ſous ordre. Ils ſont plus *hommes;* ils m'offrent une nature moins défigurée : & quand je veux mettre dans la bouche des Grands des ſentimens vrais & purs, je vais les puiſer dans le cœur des petits. J'ai, de bonne heure, reconnu la juſteſſe de ce mot du grand *Rouſſeau :* (je ne donne pas le nom de *grand* à l'auteur de quelques *Odes*, mais à celui du *Contrat Social*, d'*Émile* & de la *Nouvelle Éloïſe.*) « Si l'on pouvait » lire dans l'ame des hommes de tous » les états, on voudrait plutôt deſ- » cendre que monter ».

L'hiſtoire d'un boucher vient à l'appui de ce que j'avance.

Chemin faiſant je m'accoſtai d'un homme, dont les habits, autant que le jour naiſſant me permettait de le voir, portaient l'enſeigne de la miſere; enſeigne dont tant d'hommes détournent les yeux, parce qu'elle leur donnerait la tentation d'une bonne œuvre; & que tant d'hommes mépriſent, parce qu'ils ne ſavent pas voir le mérite que ſouvent elle cache.

La figure de cet homme, ainſi que celle d'un mouton qui le ſuivait, me prévint en ſa faveur. — Ne venez-vous pas de *Morges*, mon ami? — Oui, Monſieur; j'étois boucher dans cette ville. — Quelle raiſon vous en a fait ſortir? — Hélas! Monſieur, ce mouton!... Ce début piqua ma curioſité; je le preſſai de me dire ſon hiſtoire: ce qu'il fit de la maniere ſuivante.

CHAPITRE IX.

OU SE LOGE LA SENSIBILITÉ!

—JE ſuis né de parens pauvres; on m'obligea d'embraſſer la profeſſion de boucher, à laquelle je répugnais fort; mais de ſix enfans que nous étions dans la famille, aucun n'avait déſobéi aux ordres de mon pere; je ne voulus pas être le premier. Tant que mon pere vécut, je fis aſſidument mon devoir; je l'euſſe toujours rempli de même, ſi mon maître n'eût trop exigé de moi. Dans le troupeau que je gardais, je m'étais attaché à un mouton; il m'aimait auſſi: (dans cet endroit de ſa narration, il donna ſur le dos de ſon animal deux petits coups, qui me diſaient « c'eſt lui. » La bonne bête leva bénignement la tête vers ſon maître, & lui lécha les mains,

d'un air qui répondait « c'eſt moi. ») — Il me ſuivait par-tout ; il me tenait lieu d'amis, de parens ; je lui donnais la moitié de mon pain, & je croyais l'avoir mangé ; il était ſi bon, le pauvre animal, que vous n'auriez pû vous empêcher de lui donner du vôtre ! auſſi quand il fallait conduire une bête à la mort, ne penſais-je jamais à lui. Peu-à-peu le troupeau s'épuiſa, &, malgré mes prieres, mon maître voulut me forcer à égorger mon mouton. En vain tentai-je d'obéir ; quand j'avançais le couteau, ce pauvre animal me regardait d'un air !... il ſemblait me faire des reproches ; puis il me léchait ; les larmes m'en venaient aux yeux, & le couteau me tombait de la main.

Enfin, je dis à mon maître qu'on m'égorgerait plutôt moi-même que de me porter à cet aſſaſſinat. Ces mots l'irriterent ; il me traita de gueux, de miſérable ; je le traitai d'homme dur,

ſans miſéricorde.... Je faiſais peut-être mal, mais c'était par amitié pour ma pauvre bête. Mon maître me donna mon congé. J'avais gagné quelqu'argent; j'en eus aſſez pour acheter mon mouton. « Je ſuis bien pauvre, ajou-» ta-t-il, en le carreſſant, mais je ne » te le reproche pas. »

CHAPITRE X.

L'AUBERGE.

JE regardai ce mouton de l'œil d'intérêt que je porte ſur un homme dont on m'a dit du bien. Cet animal me paraiſſait être plus qu'un mouton ; comme ce ſenſible boucher me ſemblait ſi peu fait pour l'être !... La pourpre des Rois vaut-elle, la bure qui couvrait cette ame-là ?

Nous arrivons à l'auberge de *Coſſoxay ;* il était encore nuit : nous faiſons allumer grand feu, & apporter du vin. Tout en buvant, je vis mon boucher cherchant quelques ſols dans une petite bourſe, où il avait bien de la peine à en trouver, & les partageant, ou plutôt les dépenſant avec ſon mouton. A l'inſtant je tire ſix francs de ma poche, & j'en fais préſent au bon

animal, de peur de bleſſer la délicateſſe du maître. Mon ami en fit autant; & nous partîmes. Il me ſemblait en chemin que j'avais beſoin de retrouver cet homme. Une émotion du cœur eſt le plus prompt de tous les liens.

Paſſans ! l'homme au mouton porte un habit gris, veſte & culotte griſes; ſes cheveux noirs & plats tombent ſur ſes épaules : ſi vous le rencontrez, donnez-lui encore ſix francs, & tirez ſur moi à vue.

CHAPITRE XI.

COSSONAY.

Cossonay eſt-il une ville ou un grand village ? Je n'en ſais rien ; mais ce qu'il y a de-sûr, c'eſt que l'homme le plus gay éprouve un friſſon de triſteſſe au moment où il y arrive. Le pere *la Joye* lui-même ne put pas s'en défendre.

Quoique ſitué à une lieue du beau lac *Léman*, *Coſſonay* ne jouit pas du ſuperbe aſpect de cette nappe d'eau, où l'œil ravi voit les Alpes ſe reproduire. Tout y ſemble mort ; on ſe croit remonté à pluſieurs ſiecles de barbarie, & l'on ne peut en ſortir, ſans deſirer d'emmener ailleurs tous ſes habitans.

CHAPITRE XII.

LE CONCERT.

TOUT lugubre qu'eſt *Coſſonay*, il réveille en moi le plus agréable ſouvenir. C'eſt-là que j'ai vu un pere, une mere, une fille & deux fils, formant entr'eux le plus charmant concert. Quel tableau! L'accord des ames me faiſait trouver plus doux celui des inſtrumens. Je refuſai d'y joindre ma voix, comme j'euſſe évité un temple que j'aurais craint de profaner. Combien je jouiſſais du plaiſir de ce pere & de cette mere! avec quel délicieux attendriſſement j'arrêtais ſur eux mes regards & je les y reportais encore!... Intéreſſante famille! reçois ici mes remercîmens & mes vœux, & fais moi jouir ſouvent de ce raviſſant concert, dont

dont pluſieurs paſſages vibrent encore ſi agréablement à mon oreille, & où la nature me ſemblait faire ſa partie.

CHAPITRE XIII.

LA CHUTE.

Nous nous acheminions ſur nos bêtes, plus attentifs à prévenir leurs faux pas ſur la glace, qu'à les faire avancer. Ma maniere de monter à cheval donnait à *la Joye* une forte défiance ſur celle de m'y tenir. En vain m'étais-je vanté à lui d'exceller dans tous les exercices, (car j'ai ſouvent remarqué que bien des gens, à force de dire qu'ils ſont ce qu'ils voudraient être, le perſuadent peu-à-peu; malheureuſement je n'ai encore perſuadé perſonne.) — J'ai bien peur, me diſait *la Joye*, que tu ne faſſes ſéparation de corps avec ta bête! — Hélas! au moment où, ſur le ton goguenard, je lui reprochais de ne pas faire ſéparation d'eſprit avec la ſienne, ma

roſſinante gliſſe & tombe ; je n'eus que le tems de m'élancer pour aller m'étendre à quelques pas dans deux pieds de neige, & y réfléchir ſur les viciſſitudes humaines.

— Où es-tu, mon pauvre boucher ! tu me tendrais une main ſecourable ; tu m'aiderais comme je t'ai aidé moi-même... A ce ſouvenir, une douce chaleur ſe gliſſa dans mes veines, & je ne ſentis plus la fraîcheur de mon lit.

Après le plaiſir de bien faire, en eſt-il un plus doux que celui d'avoir bien fait !

CHAPITRE XIV.

L'HEUREUSE RENCONTRE.

JE ne ſais pas trop quelle figure je faiſais ainſi couché, étendu près de ma bête étendue auprès de moi. Elle amuſait ſans doute mon cher *la Joye*, qui, au lieu de me ſecourir, cloué ſur ſa roſſe, occupé à me contempler & à rire, paraiſſait tout orgueilleux de ſe trouver ſi bon prophête. — Hélas! mon cher, lui criai-je piteuſement, tu as lu cette cataſtrophe dans *Noſtradamus*. — Et toi tu la lis ſur la neige. — J'y ſerais encore, il rirait encore, ſi de charitables payſans ne m'euſſent pas déterré auſſi roide, auſſi blanc qu'un ſac de farine. — Où allez-vous, mon cher Monſieur? — Hélas! bonnes gens, je ne vais pas, comme vous voyez, je m'arrête. — Oui, reprit

l'un d'eux, Monſieur fait halte. — Je compte danſer ce ſoir à Yverdun, &, pour mes péchés, j'ai pris cette jument qui m'y conduit, comme vous voyez, ſauf erreur ou omiſſion. — Eh bien! Monſieur, nous allons vous replacer ſur votre monture, après l'avoir replacée elle-même ſur ſes jambes. — C'eſt ce qu'ils firent, en me félicitant ſur une chûte auſſi heureuſe. — Bon voyage, Monſieur, gardez-vous de faire de fréquentes haltes ſur la route, ſi vous avez envie de danſer ce ſoir à Yverdun. — Très-obligé, mes amis; je profiterai du conſeil. — Le plus jeune d'entr'eux paraiſſait me plaindre plus que les autres; ce fut à lui que je donnai mon dernier bon jour.

Ces braves gens marchaient à petits pas; ma bête allait pareillement, toute honteuſe de ſa chûte; ce qui fit que je ne perdis rien de la converſation ſuivante.

CHAPITRE XV.

MAÎTRE PIERRE ET JACQUES.

—NE crois-tu pas, *Jacques*, qu'il mériterait moins d'aller danſer à Yverdun, qu'à l'hôpital des fous; je doute même qu'on y en trouvât un ſeul qui voulût s'expoſer à ſe rompre mille fois le col, & à ſe geler les membres, pour lever le pied avec quelqu'amoureuſe. — Eh! parbleu, compere, à ſon âge n'en faiſiez-vous pas auſſi des vôtres? —Oui, oui, j'en faiſais bien quelques-unes, répondit maître *Pierre*, du ton d'un homme à bonnes fortunes. — Ne vous ſouvient-il plus des nuits, ſouvent bien froides, que vous paſſiez à vous enrhumer, ſous les fenêtres de la mere *Jeanne*, tout contents quand vous en attrapiez quelques mots? — Folie que tout cela! — Ne vous

ſouvient-il plus du tems où vous alliez dénicher des merles, & voler des prunes, au riſque de vous rompre le col, pour les offrir à la mere *Jeanne* le jour de ſa fête? Ah! compere, ne vous en ſouvient-il plus? — Folie! folie! — Encore aujourd'hui ne voyagez-vous pas, au milieu de l'hiver, pour gagner quelques miſérables ſols? — Belle raiſon! il faut vivre. — Eh bien! maître *Pierre*, dans la jeuneſſe il faut aimer! La folie que ce Monſieur fait pour l'amour, vous la faites pour l'argent; moi je la ferais pour la bouteille; un autre.... & de toutes ces folies, la mere *Jeanne* vous dira que celle que vous faiſiez pour elle, était la meilleure.

CHAPITRE XVI.

LE PLAISIR.

J'ADMIRAIS le bon ſens de *Jacques*, & j'euſſe tiré un plus grand fruit de ſes leçons, ſi ma jument qui, tout-à-coup s'anima d'un plus beau feu, en approchant de *la Sara*, ne m'eût empêché de l'entendre.

J'en fus fâché; les paroles de *Jacques* me tenaient dans cette ſituation où l'ame ſe complaît, où elle ſe laiſſe aller nonchalamment, comme s'il n'exiſtait plus pour elle que le bruit qui cauſe ſa douce langueur.

Oui, ſans doute, *Jacques* a raiſon; chacun pourſuit le plaiſir ſelon ſes inclinations, à ſa maniere. L'objet eſt unique; on ne varie que ſur la route à tenir pour l'atteindre. Un Sybarite le cherche ſur la terre; un Anachorette le

voit dans les cieux : moi, je le vois à Yverdun; *la Joye* l'y voit auſſi.

Le plaiſir eſt une fleur qui change de couleur, de forme & de parfum, ſuivant les différens goûts, les différens âges; mais c'eſt toujours une fleur que nous pourſuivons : ſa courte durée nous avertit de la cueillir promptement; elle n'eſt jamais ſans épines : ainſi, malgré celles de ma route, avançons & laiſſons dire *maître Pierre.*

CHAPITRE XVII.

L'Aveugle et sa Fille.

—Bonhomme, qu'eſt-ce qui vous afflige ? — Hélas, Monſieur, n'avez-vous point vu ma fille ?

Celui qui me répondait ainſi était un pauvre vieillard aveugle, aſſis ſur un tronc d'arbre, près d'une fontaine. Sa beſace, ſon front chauve, le baton ſur lequel il appuyait ſes bras débiles & ſon corps courbé par le tems, ſes yeux clos, ſa voix plaintive, tout cela me fit croire que la providence oubliait un de ſes enfans. La fontaine ſeule qui coulait près de lui, avec un doux murmure, me paraiſſait ſenſible à ſa douleur.

Je deſcendis de cheval. — Bon vieillard, n'avez-vous perſonne pour vous conduire ? — Perſonne, me

répondit-il, en ſoulevant faiblement ſa tête, & prononçant ces mots d'un ton qui me fit trouver la nature déſerte. — Comment, perſonne? — Hélas! Monſieur, d'une femme, de huit enfans, tous m'ont abandonné..... Je ſuis aveugle... je ſuis pauvre & vieux... je leur pardonne... Il leur pardonnait!... Mais, ma fille!... ma fille!... reprit-il avec un profond ſoupir. — N'eſt-ce pas d'un de vos enfans que vous parlez? — Ah! c'eſt plus qu'un enfant! c'eſt celui de tous que je dédaignais quand j'avais de quoi vivre, & le ſeul qui m'ait ſecouru dans ma miſere. — Depuis quand vous a-t-elle quitté? — Depuis hier, mais... c'eſt la premiere fois. — Vous n'avez pas été malheureux dès votre jeuneſſe, puiſque vous êtes parvenu à un âge ſi avancé?

Ce pauvre homme ſoupira, & me fit en peu de mots ſon hiſtoire. Il avait travaillé quarante ans à la ſueur

de ſon viſage, pour amaſſer quelques centaines d'écus, qu'il avait perdues dans des banqueroutes; & il n'avait pu ſe relever de ces échecs.

—Il y a dix ans que je n'exiſte plus, continua-t-il (en me montrant du doigt la place de ſes yeux) il y a dix ans que je demande tous les jours à la terre mon ſecond tombeau... & que je voudrais jeter loin de moi les reſtes de ma vie!... Tant de malheureux ont du moins l'eſpérance; à moi ſeul il n'en reſte plus. —Bon vieillard ne perdez pas tout eſpoir, on vous ſecourra; vous pourrez être encore heureux. —Encore heureux! on me ſecourra... Ah! Monſieur, tout le pouvoir des Rois me donnera-t-il un rayon de lumiere?... Cette réponſe me frappa ſi fort, que je me tournai vers le ſoleil, pour m'aſſurer que je le poſſédais... Il garda un moment le ſilence, en appuyant ſes mains ſur ſon baton, & en penchant ſa tête vers

la

la terre, qui me ſemblait l'appeller dans ſon ſein. Puis, avec un profond ſoupir. — Sans ma fille, ah! ſans elle, il y a long-tems que je ne me plaindrais plus; mais quand je veux finir ma miſérable vie, & me laiſſer mourir de faim, la pauvre enfant pleure, embraſſe mes genoux, m'appelle *ſon pere*, ſon *bon pere*, tant de fois.... d'un ton ſi tendre... & cependant elle ne revient pas!... Ma fille! ma chere fille! me laiſſeras-tu mourir ici, ſans t'avoir embraſſée une derniere fois, ſans t'avoir bénie encore!... ô mon Dieu! tu m'abandonnes donc!

Le ton dont il prononça ces paroles me fit friſſonner; mes yeux mouillés ſe tournerent auſſi vers le ciel... Etre des êtres, l'aurais-tu abandonné!...

..... Il me remercia; je m'éloignai le cœur angoiſſé. J'étais déja à quelque diſtance de cet infortuné, quand j'apperçus ſa fille, que je cherchais à découvrir. Je revins vîte ſur

mes pas, afin de lui annoncer cette nouvelle, donc, pour tout l'or du monde, je n'aurais pas chargé quelqu'autre perſonne.... Ce bon homme eut encore un moment de joie en ſa vie!

Sa fille arrivait hors d'haleine..... Elle avait été quêter au loin pour ſon malheureux pere. Sa vue réveilla en moi des ſentimens de pitié, d'admiration, de reſpect.... Si quelque coup du ſort m'eût fait rencontrer une parente ſous ſes haillons, je n'en aurais pas rougi... même en public.

J'éprouvai une émotion délicieuſe, en m'appercevant qu'elle reſſemblait à ma ſœur *Fanny*: Sara avait quelques-uns des charmes de cette figure ſi douce & ſi ſenſible.... n'avait-elle pas auſſi ſon ame?... Plus je leur trouvais de reſſemblance, plus je leur en cherchais encore.

Avec quel ſentiment ce bon pere, cette bonne fille s'embraſſerent. O

TAYLOR INST. OXFORD

Rouſſeau ! ô *Richardſon !* où étiez-vous ! Qu'une telle ſcene ſe paſſe près de vos tombeaux, vous vous réveillerez pour la voir & la décrire !

— Eſt-ce toi, ma chere *Sara*, eſt-ce toi ? dit le vieillard en tendant ſes bras chancelans, qui cherchaient ſa fille au défaut de ſes yeux... où es-tu ?.. où es-tu ?... que je te ſerre contre mon cœur !... te voilà... te voilà, chere enfant !... tu tardais tant à revenir... j'ai craint un moment de reſter ſeul !... *Sara* ſe ſentant injuſtement ſoupçonnée, baiſe le front de ſon reſpectable pere, & mouille d'une larme ſes cheveux blancs...

L'humanité peſa cette larme au poids des vertus ; elle les contrebalança toutes.

— Je le ſavais bien, ma chere enfant, je le ſavais bien que tu reviendrais ! Approche, approche, que je t'embraſſe encore !.... — Ah ! ſans doute, dis-je à *Sara*, vous n'aban-

donnerez jamais ce bon vieillard ; vous vous honorerez toujours de le ſervir, malgré ſa miſere ; n'eſt-il pas vrai, *Sara* ? — Eh ! Monſieur, ne ſavez-vous pas... — Quoi donc ? — Que c'eſt mon pere ?

Quel mot ! que je me ſentis abaiſſé devant cette fille !

Peres & meres, laiſſez vos *Catéchiſmes*, & faites lire ce *Chapitre* à vos enfans.

CHAPITRE XVIII.

MON HYMNE AU SOLEIL.

J'ÉTAIS remonté à cheval, je m'éloignais de l'Aveugle & de ſa fille; mais leur image ne me quittait point.

« Tout le pouvoir des Rois me » donnera-t-il un rayon de lumiere! » Que cette idée rabaiſſe les Rois, en élevant leur Créateur!

Réfléchiſſant de nouveau ſur le ſort de cet aveugle infortuné, mon premier vœu fut de ne perdre la vue qu'avec la vie; puis, adorant dans le Soleil la main qui lança dans les cieux cette étincelle de ſa lumiere, je me tournai vers cet aſtre, & lui adreſſai ces paroles :

Superbe auteur de la lumiere,
Toi qui, ſous la voûte des cieux,

Elevant ton front radieux
Entre les aſtres qu'il éclaire,
Et verſant juſqu'au fond des mers
Les flots de ta flamme féconde,
Semble, chaque jour, de ce monde
Créer un nouvel univers;
Toi qu'enfin nul éclat n'efface,
Devant qui l'éternité paſſe
Sans baiſſer ton trône enflammé,
Et que, ſeul, en gloire ſurpaſſe
Le Dieu puiſſant qui t'a formé:
SOLEIL, à mon heure derniere,
Prolonge ma courte carriere,
En arrêtant ſur moi tes feux;
Je ſouleverai ma paupiere
Tant qu'un rayon de ta lumiere
Viendra charmer mes faibles yeux!

CHAPITRE XIX.

LA QUESTIONNEUSE.

ENFIN, nous arrivons à *la Sara.* Remarquez la prodigieuſe efficacité d'un morceau de métal. En quelque coin du monde qu'on ſe trouve, on porte toujours dans ſa bourſe, & ſa table & ſon logement.

L'hôteſſe qui nous reçut, était une groſſe réjouie, dont la fraîcheur & l'embonpoint invitaient à s'arrêter chez elle; d'ailleurs, grande babillarde, grande amatrice de la *gazette de Berne*, à ce que j'ai appris depuis. Elle devait naturellement s'intéreſſer à tous les pays, recevant des habitans de preſque tous les coins de la terre.

Elle nous ſervait quelque mêt; puis mettant une main ſur la table, & appuyant l'autre ſur ſa hanche, en

tenant le coin de ſon tablier ; elle ſemblait attendre que nous diſſions à ſa langue, partez : le ſignal ne venant point, elle ſe le donna elle-même.

— Ce Monſieur (en me montrant le pere *la Joye*) m'a dit que vous étiez de *Geneve*. — Je m'en ſerais fait honneur il y a quatre ans. — Pourquoi m'en parlez-vous ? — C'eſt que nous avons eu ici, il y a deux ans paſſés, M. *Necker*, qui eſt auſſi de *Geneve*. — Vous avez eu chez vous un grand homme. — Il m'a bien ſemblé. Madame ſon épouſe était avec lui. — Digne compagne de M. *Necker* ! — Oh ! oui, Monſieur, ça n'a pas de fierté ; je cauſais avec elle & ſa fille, comme avec ma voiſine. Et que ſont-ils devenus ? — Ils ſont à leur maiſon de campagne, près de *Paris*. — Et M. *Necker*, rentrera-t-il dans ſon emploi ? — Je le voudrais, pour le bonheur de la France, & je ne le voudrais pas pour le ſien. — Il avait

bien de la peine ; c'était lui qui ramaſſait tout l'argent du royaume ; il lui en reſtait ſans doute beaucoup par les mains ? — Pas un ſol, ma bonne dame. — Pas un ſol ! que gagnait-il donc ? — Le plaiſir d'être utile, & le ſuffrage de tout un peuple. — Le brave homme ! je crois que s'il était là, je l'embraſſerais. Eſt-il vrai qu'il ait fait un ſi bon livre ? — Un livre excellent, délicieux, qui le met dans l'impoſſibilité de rien ajouter à ſa gloire. — Vous me faites bien plaiſir en me diſant tout cela ; je me réjouis de le raconter à mon mari, qui aime ce Monſieur, cette Dame & leur Demoiſelle, comme s'ils lui étaient quelque choſe.

Puis tout-à-coup, & ſans autre tranſition. — Pardon, Monſieur, dites-moi, je vous prie, que fait l'Empereur ? — Il cherche à arrondir ſes états, & à dégraiſſer les moines. — Et le Pape ? — Il cherche à parer, avec

ſa croſſe, les coups qu'on lui porte avec des ſceptres. — Et le Roi de Pruſſe? — Il eſt en vedette. — Et les Hollandais? — Ils payent. — Et les Anglais? — Ils épient le moment d'une revanche. — Et les Mahométans? — Ils tremblent que les Chrétiens ne les volent. — Et l'Impératrice de Ruſſie? — Elle déblaye tout doucement le chemin de Conſtantinople. — Et notre Souverain? — Sa vigilante ſageſſe écarte de vous tout orage. — Et croyez-vous qu'il y ait guerre? — Il y a grande apparence que les Rois ne tarderont pas à ſe donner ce divertiſſement; voilà plus de quatre ans que le ſang humain n'a ruiſſelé en Europe. — Nous en étions-là lorſqu'on appella ma queſtionneuſe, pour donner une bouteille de vin à un paſſager. C'eſt grand dommage! nous allions ſans doute examiner de quel côté penche la fameuſe *balance politique*; traiter l'échange de la *Baviere*, & peut-être

arranger cette grande affaire, &c. &c. Une miſérable bouteille gâta tout! ce qui me conduit à ſoutenir, que ſi l'on a donné un gros livre *ſur les petites cauſes qui produiſent de grands effets*, on pourrait en donner un plus gros encore *ſur ceux qu'elles empêchent*.

CHAPITRE XX.

LE TRAÎNEAU.

Nous fûmes obligés de prendre un traîneau, auquel nous attelâmes nos montures, avec trois chevaux de trait; tant elles avaient beſoin d'être tirées elles-mêmes. Notre hôte s'offrit de nous conduire, en nous priant de vouloir prendre ſa fille avec nous juſqu'à *Orbe*. A peine achevait-il ces mots qu'elle parut... Nous le remerciâmes de la faveur qu'il nous demandait.

Fleur de quinze ans, à peine écloſe;
Traits charmans qu'amour deſſina;
J'appris que ſon nom était *Roſe*,
Quand je le ſoupçonnais déja.

On comprend que nous voulûmes bien

bien courir le riſque d'être un peu preſſés, & beaucoup même, dans notre traîneau en y recevant *Roſe.* Elle s'aſſit, en baiſſant deux grands yeux qui ſemblaient craindre de lire dans nos cœurs ce qui s'y paſſait. Le ſien lui diſait ſans doute : — Ils te trouvent jolie ; tu ne demandes pas mieux ; mais feins de l'ignorer ; ils en auront plus d'envie de te l'apprendre. — Que nous diſait le nôtre ?... Chaſtes lecteurs, béniſſez les points !

Roſe tenait un petit chien nommé *Fripon*, auſſi malin qu'heureux. Son joli poil invitait à le careſſer ſur les genoux de ſa maîtreſſe.... *Fripon* ſoupçonnait ſans doute que nos careſſes n'étaient pas pour lui ; il jappait, mordait, & ſemblait avoir été placé là par le pere de *Roſe.*

Je voulus lui attacher des vers au col ; le petit diable faiſait rage. — Il n'en veut rien, me dit *la Joye ;* garde tes vers pour le premier *impromptu*

que tu feras. — Je ne me décourageai point ; mes mains étaient mordues, mais c'était sur les genoux de *Rose* ; le moyen de les retirer ?... Je réussis enfin, & le colier de *Fripon* porta ces vers :

Rose m'aime, je la careſſe ;
Le plus philoſophe barbon
Donnerait cent ans de ſageſſe
Pour un quart-d'heure de *Fripon*.

Rose lut, rougit & ne dit mot. Nos regards rencontraient-ils les ſiens ? *Rose* badinait avec *Fripon* ; d'un air cependant qui nous diſait que *Fripon* était bien petit... qu'elle ſavait déja qu'il en exiſtait d'autres... Approchions-nous *Rose* de plus près, comme pour l'empêcher de tomber du traîneau, lorſqu'il n'y avait rien à craindre, *Rose* ſe penchait doucement & badinait avec *Fripon*. Je ne définirai pas ce que j'éprouvai. Eh !

qui peut dire ce qu'eſt cette flamme électrique, cet éclair rapide qui traverſe notre être, & annonce l'orage du cœur au plus léger attouchement de l'objet qu'on aime ! Au moment où j'oubliais & le bal d'Yverdun, & la rigueur de l'hiver, & le pere de *Roſe*, qui de tems en tems ſe retournait, comme pour voir ſi ſa fille ne nous gênait point, le traîneau ſe briſe, nous verſons ; je ſaiſis *Roſe*, & nous voilà étendus ſur la neige. J'étais ſeul dans ma premiere chûte, & je criais au ſecours : Dans celle-ci je ne criai point ; *Roſe* ne cria pas non plus. Son pere me demanda ſi je ne m'étais point fait mal ? Non, lui répondis-je, en regardant *Roſe ;* au contraire... — Et toi, *Roſe ?* — Comme ce Monſieur ! — J'aide *Roſe* à ſe relever ; je m'empare de ſon bras, que je preſſe avec le mien ; j'avance le plus lentement qu'il eſt poſſible ; je ſentais *Orbe* à deux pas. Depuis notre

chûte, nous nous taiſions tous deux... je ne ſais pourquoi; j'avais tant à lui dire!... Eh! ma chere *Roſe*, de quoi rougiſſiez-vous?... nous nous étions relevés ſi vîte!

CHAPITRE XXI.

LE CHARLATAN.

TANDIS qu'on raccommodait le traîneau, nous approchâmes d'une grange, auprès de laquelle un charlatan, perché ſur une table, attirait les paſſans aux aigres ſons d'un violon déteſtable.

Un manteau du ſiecle paſſé, bordé d'un faux galon, couvrait ſes guenilles. Des payſans s'étant attroupés autour de lui, il ſe moucha, touſſa, cracha, ſe redreſſa, & prononça l'oraiſon ſuivante, du ton dont *Démoſthenes* haranguait les Athéniens.

« Meſſieurs, j'ai parcouru les quatre parties du monde, l'Europe, » l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique, pour » raſſembler les plantes les plus ſalu- » taires. J'en ai compoſé un baume

» unique, & qui ſert particuliéreme
» à préſerver de tout mal l'oreille ;
» oui, Meſſieurs, l'oreille, partie ſi
» eſſentielle à l'ouie! Eh bien! Meſ-
» ſieurs, ce baume dont j'ai ſeul le
» ſecret, ce baume merveilleux qui
» m'a tant coûté de peines, tant de
» ſueurs, ce baume incomparable que
» je fais ſervir gratis au bien de l'hu-
» manité, qui a déja ſauvé tant d'o-
» reilles, je le donne pour ſix ſols!
» oui, Meſſieurs, le croiriez-vous,
» pour ſix ſols! »

Tout en pérorant, il ſecouait ſes paquets d'un air d'importance, qui diſait plus encore que ſes paroles. Peu tenté de donner ſix ſols pour ſon baume, je les donnai pour ſa harangue ; je m'approchai donc, & en lui parlant de ſon préſervatif contre la ſurdité, qu'il diſait immanquable, je découvris qu'il était un peu ſourd.

J'allais dévoiler ſon charlataniſme aux yeux des pauvres gens qu'entraî-

nait le charme de ſon éloquence; il s'en apperçut, leva un bout du manteau qui couvrait ſa miſere, & ne dit mot.... A l'inſtant je repouſſai le rire malin qui était déja ſur mes levres.

CHAPITRE XXII.

LES GOBELETS.

QUAND mon homme eût débité ſa drogue, il deſcendit gravement de ſa tribune, & tirant d'un ſac quelques gobelets, il ſe mit à eſcamoter avec la plus grande adreſſe. Vous euſſiez vu payſans & payſannes, qui le prenaient pour un ſorcier, ouvrant de grands yeux, allongeant le col en avant, & ſe ſerrant les uns contre les autres.

— Je parirais mon ſalut, diſait l'un d'eux, que ces gobelets cachent quelque démon qui en ôte les muſcades, & les fait paſſer de l'un dans l'autre : qu'en dis-tu, *Jean-Pierre?* — Sans doute : que je ſois damné, s'il n'a pas fait un pacte avec le diable.

Comme ils parlaient à voix très-

haute, le charlatan qui les entendait, riait ſous cappe, & voulant s'amuſer de *Jean-Pierre*, lui préſenta un de ſes gobelets. *Jean-Pierre* faillit à renverſer ceux qui étaient derriere lui en ſe reculant avec effroi. — A d'autres, à d'autres! il me ferait paſſer dans ſon gobelet comme une muſcade.

Un enfant prit le gobelet & s'en amuſa.

Que de *Jean-Pierre* dans le monde! que de gobelets de charlatans!

Mes amis, imitons l'enfant; ne cherchons pas, hors de la nature, des fantômes que nous créons nous-mêmes.

CHAPITRE XXIII.

BALTHAZAR.

UN payſan de fiere mine, qui paraiſſait le coq du village, leva les épaules en regardant *Jean-Pierre*, & s'étant fort approché du charlatan; nous donna la ſcene ſuivante.

— Bon dieu! *Balthazar*, ne t'approches pas tant, qu'il t'avalerait comme une mouche! — Tais-toi Pernette, que tès ienna folla; quan ſarait lo diablo, l'en défio bein de m'avala. —Ne t'y fies pas, je t'en prie! ce qui n'eſt pas arrivé dans cent ans, peut arriver dans une minute. — Va, ne crains rein; je me moquo dé l'y, to ſorcié que l'eſt, commen de cen; (mettant ſon pouce ſous ſa dent)

Que dit-il? demanda le charlatan. —Qu'il vous défie de l'avaler.—Oï,

Monſu lo Sorcié, je vo-s'en défio. — A-t-il famille? reprit le joueur de gobelets avec le plus grand ſang-froid, & s'adreſſant à ceux qui l'environnoient; a-t-il des enfans? leur laiſſera-t-il de quoi vivre? — Hélas! oui, ſe hâta de lui crier la femme de *Balthazar*, j'ai cinq garçons & trois filles; & j'eſpere, mon bon Monſieur, que vous ne m'ôterez pas un homme qui me fait un ſi grand beſoin! — Caiſ-té, fanfouma; oï, Monſu, j'ai houit ainfans: mas, morgua, je vos défio, encora una fois, de m'avala. — Mon ami, vos affaires ſont-elles en regle? avez-vous fait votre teſtament? êtes-vous bien préparé à la mort? — Ba, ba, pas tant dé-tzanſons, Monſu lo Sorcié, avala-mé, ſe vos povez, to don viazo (1). — Au moins, mes amis, vous êtes témoins que c'eſt lui qui m'y force. — Oï, Monſu, oï,

(1) Tout d'un voyage.

Monſu! — Je mange rarement de la chair humaine, & ce n'eſt qu'à cauſe de l'ardent deſir qu'a cet homme de paſſer vîte en paradis, que j'en vais faire un repas. — Tout en diſant cela, cet homme de cinq pieds dix pouces, à large face, du plus vaſte poitrail, & d'un ventre de *Silene*, fit approcher *Balthazar*, que ſa femme & ſes amis embraſſaient en pleurant, l'eſtimant déja expédié. — Conſolez-vous, ma bonne, il ne ſouffrira pas; je n'en ferai qu'un morceau. — Puis, il ſe crocha la bouche avec deux doigts, s'efforçant de la tirer du côté de ſes oreilles, pour en augmenter l'amplitude déja très-énorme. — Regarda vai, *Balthazar*, cria *Pernette* éperdue, regarda vai, quinta geula! Il y entreri ben tes bœux & ta ſarue.

Balthazar voyant l'imperturbable ſérieux du charlatan, la monſtrueuſe gueule qui ſe préparait à l'engloutir, & l'épouvante ſur toutes les faces des aſſiſtans,

ſiſtans, *Balthazar* pâlit ; il tremble ; il écarte, autant qu'il le peut, bras & jambes, pour avoir plus de peine à paſſer. — Ce n'eſt pas ainſi que j'avale mon monde, dit le charlatan ; mon ami, laiſſez vos bras contre votre corps, & ſerrez vos jambes. — Oh ! pargué, dit *Balthazar*, en ſe retirant, je le crois prou que vo m'avalérias quan je ſerais ainſi ; mas je ne ſu pas aſſez claude. — Et le charlatan de dire, d'un ton impoſant, il a bien fait, il a bien fait ! Et *la Joye* & moi de rire à gorge déployée.

— Mais, ſais-tu, mon cher *la Joye*, que dans ce moment tu pourrais bien rire de toi-même. — Comment donc ! ſuis-je un *Balthazar ?* — Plus que tu ne penſes, mon pauvre *la Joye !* Je t'ai entendu plus d'une fois faire le fanfaron en parlant de la mort ; eh bien ! je ſuis sûr que ſi elle ſe préſentait à toi, gueule béante, comme à *Balthazar*, tu pâlirais, tu étendrais

bras & jambes pour qu'elle ne pût pas t'avaler — Cela pourrait être; &, dans ce cas, il y a bien d'autres *Balthazar* que moi dans le monde! mais, mon cher, pourquoi me parler ainſi de la mort? Peignons-nous ce fantôme ſous des traits ſi riants, qu'il ne trouble jamais nos plaiſirs; & qu'en deſcendant chez les ombres, nous danſions encore un branle avec lui.

CHAPITRE XXIV.

ORBE.

NOUS arrivâmes à *Orbe*, peu prévenus en faveur de cette ville; c'était-là que nous devions quitter *Roſe*.

Elle offre cependant deux choſes très-remarquables. La premiere eſt une *encyclopédie* vivante, M. *Benjamin Carrard*, vrai philoſophe, qui prend autant de peine à cacher le mérite qu'il a, que d'autres en prennent à étaler celui qu'ils n'ont pas. La ſeconde, ce ſont des tableaux faits à l'éguille, & qu'on croirait l'avoir été par le pinceau le plus délicat. Mais ſcience, chef-d'œuvre de l'art, que me dit tout cela?... *Roſe*, *Roſe*, un de tes ſourires!

CHAPITRE XXV.

LA PIPE.

A la montée d'*Orbe*, notre traîneau accrocha un homme & fit tomber ſa pipe. Il la contempla long-tems d'un air à chercher comment elle s'était caſſé : puis, il ſuivait notre traîneau.

J'allais me ſéparer de *Roſe* ; *Roſe* était d'une timidité... il ne lui échappait aucun de ces mots ſi doux à entendre dans la poſition où je me trouvais. — *Roſe*, je vais vous quitter ! — Meſſieurs, rendez-moi ma pipe ! — Ah ! *Roſe*, lui dis-je, en ſaiſiſſant ſa main. — Meſſieurs, rendez-moi... — *Roſe*, diſtraite, ſe tourna vers lui avec émotion... Etait-ce pour moi ou pour la pipe ? — *Roſe*, le malheur des autres vous touche, & le mien... — Meſſieurs, rendez-moi

ma pipe ! — Le diable t'emporte avec ta pipe ! ... Ah ! *Roſe*, vous ne ſavez pas combien il eſt dur de perdre une amie ! ſouhaiterez-vous un peu de m'être rendue ? — Meſſieurs, ma pipe eſt mon amie ! — Ah ! dit *Roſe*, rendez-la lui.

CHAPITRE XXVI.

CHACUN A SON TOUR.

Nous nous arrêtâmes, à trois quarts de lieue d'*Yverdun*, pour faire boire nos jumens. La fontaine était baſſe, & le cheval de mon ami ſe baiſſa tellement que, perdant l'équilibre, *la Joye* gliſſa ſur le col, & s'étendit dans cette fontaine étroite & longue, comme dans une baignoire; & moi de rire, & lui de rire auſſi, tout en voulant ſe fâcher contre ſa bête. Il fut relevé par quelques vieilles femmes, qui lui reprocherent, en riant, de venir troubler leur eau, & nous conſeillerent de nous arrêter au cabaret voiſin; ce que nous fîmes.

Tandis qu'il ſe ſéchait, j'entendis dans la maiſon qui touchait le cabaret, des gémiſſemens dont je deman-

dai la cauſe. C'était un payſan qui avait perdu ſa femme. Il n'en fallut pas pas davantage pour exciter ma curioſité ; les ſignes de la douleur m'attirent plus fortement encore que ceux du plaiſir. Trait d'une profonde ſageſſe dans l'auteur de mon être !

CHAPITRE XXVII.

LA FAMILLE.

J'ENTRAI dans la cabane; j'y vis le pere profondément affligé, retiré dans un coin du foyer, & cinq ou ſix petits enfans de la figure la plus intéreſſante, qui lui demandaient leur mere, & ſe mettaient à genoux autour du lit où était ſon corps. Leurs plaintes, leurs larmes étaient ſi naturelles, ſi touchantes qu'elles auroient dû la ranimer. — Reviens, reviens, chere mama! ne nous aimes-tu plus? nous ſerons ſi ſages! nous ne te ferons plus aucun chagrin. — Ma chere mama! criait le plus jeune, je ne caſſerai plus de verre. — Puis ils tiraient à eux les draps du lit de leur mere, pour qu'elle les entendit; ils ſe mettaient les uns ſur les autres pour s'efforcer de mon-

ter juſqu'à elle... O providence ! qui la retirais dans ton ſein... c'était une mere ! Je reſpecte le nuage dont tu couvres ta marche !

L'un d'eux tomba en travaillant à monter ſur le lit. — T'es-tu fait mal, *Jaquaut ?* — Oh ! ouii, papa, je me ſuis fait bien mal, il faut me mettre ſur le lit de mama. — Pauvre enfant, ta mere n'y eſt pas ; elle eſt en paradis. — *Jaquaut* ne ſe décourage point ; il ſaiſit un inſtant où ſon pere ne le regarde pas, & ſautant vers le corps de ſa mere. — Ah ! la voici ! la voici ! papa, papa, je l'ai trouvée ! — Tiens-la bien, tiens-la bien, lui crierent tous ſes freres, pour qu'elle ne s'en aille plus. Mama ! mama ! — Puis, ils élevaient contre le lit leurs petits bras, pour lui offrir des ſucreries que je leur avais diſtribuées, & qu'ils avaient gardées pour elle. J'obtins de leur pere qu'ils la viſſent une derniere fois. Hélas ! un inſtant après on voulut

leur ôter le corps de leur mère, qu'ils couvraient de leurs baiſers, de leurs larmes; qu'ils tâchaient de réveiller par les plus tendres careſſes; qu'ils cachaient de leurs corps pour qu'on la leur laiſſât. — Elle n'y eſt pas, elle n'y eſt pas, criaient ces pauvres enfans; elle eſt en paradis... Mais enfin, il fallut bien leur arracher, oui, leur arracher le corps pour le mettre dans la biere.... Nature, prends tes pinceaux; je poſe ici les miens: quand je pourrais broyer tes couleurs, mes larmes les effaceraient!

CHAPITRE XXVIII.

LE MONUMENT.

APRÈS cette ſcene de douleur, j'entrai dans l'auberge, où je trouvai *la Joye* ſe faiſant évaporer auprès du feu. L'hôte était un homme plein de ſens & de raiſon, qui ſe piquait tant ſoit peu de littérature. La premiere choſe qui me frappa dans la chambre à manger, fut un parchemin doré, ſur lequel eſt écrit en beaux caracteres :

J. J. ROUSSEAU S'EST ARRÊTÉ TROIS JOURS ICI.

Monument ſimple ; il n'en faut pas d'autres pour un grand homme.

CHAPITRE XXIX.

J. J. ROUSSEAU.

IL occupa cette chambre!... C'eſt un ſanctuaire. Il me ſemble y reſpirer le génie & l'amour de l'humanité.

ÊTRE ÉTERNEL, pardonne ſi le nom de *Rouſſeau* ne ſort de mes levres qu'avec un reſpect qui me ſemble tenir de celui dont je ſuis pénétré en prononçant le nom de ta majeſté ſainte!... Toutes les merveilles de la création me rappellent à leur Auteur; & *Rouſſeau*, quel rang ne tient-il pas parmi ces merveilles!

O *Rouſſeau!* ame bonne, ame ſublime! Si la flamme de la vertu ceſſe jamais de brûler mon cœur, c'eſt ici que je viendrai la rallumer... ici... dans ce lieu plein de ta préſence!

Rouſſeau! gloire de l'homme, dans l'aveu

l'aveu même de tes foibleſſes!... Et il eſt d'impures couleuvres qui jettent encore leur noir venin ſur ta tombe ſacrée, & remuent ta cendre pour te chercher quelque choſe d'humain! Et il s'en trouve dans cette patrie... que tu honoras, qui te devait des autels, & qui... De quoi m'étonnai-je? Tu ſeras à jamais le tourment de toute ame vile, & les délices de tout cœur honnête!

Fin de la premiere Partie.

SECONDE PARTIE.

LE SÉJOUR.

SECONDE PARTIE.

LE SÉJOUR.

CHAPITRE PREMIER.

YVERDUN.

NOUS voilà enfin à *Yverdun*. Je ne dirai rien de ſon local; je ne l'ai pas vû. En entrant, je ſongeais que j'allais voir mademoiſelle de Blas; en partant, je ſongeais que je la quittais. Pouvait-il y avoir un moment pour autre choſe?

Mais ce que j'ai bien vu & bien ſenti, à *Yverdun*, c'eſt l'accueil que font ſes habitans, avec une politeſſe bien différente de celle qu'on trouve

en tant d'autres endroits, qui n'eſt qu'un jargon d'uſage, une affaire de convention, où le cœur n'entre pour rien, & que je comparerais à une monnoie de cuivre bien argentée, dont on connaît le peu de valeur dès qu'on veut s'en ſervir.

A notre entrée dans *Yverdun* nous étions, *le pere la Joye* & moi, dans un très-piteux état. Auſſi, en approchant de l'auberge, fûmes-nous ſalués par les huées de quelques perſonnes, qui crurent que *Dom Quichotte*, *Sancho* & leurs haridelles arrivaient d'Eſpagne.

Comme je partageais avec le *pere la Joye* cette mortifiante réception, j'y fus moins ſenſible.... Quelle raiſon!... j'aurais dû l'être davantage.

La gaîté reprit bien vîte le deſſus, quand nous vîmes que les perſonnes qui nous huaient étaient de nos amis de *Morges*, MM. *Régis*, *Blanchenay*

& *Berger*, venus à *Yverdun* dans le même but que nous; tous militaires formés exprès, & pour Mars & pour l'Amour.

CHAPITRE II.

LE CLAVECIN.

Les découvertes qui intéreſſent les ſciences & les arts, me tenant fort à cœur, qu'il me ſoit permis de donner ici une idée d'un *clavecin*, inventé par l'un des militaires dont je viens de parler, & perfectionné par le *pere la Joye*. C'eſt un hors-d'œuvre, je le ſens, mais qu'importe, s'il amuſe! Il faut bien paſſer quelque choſe aux voyageurs.

Mon ami raſſemblait une vingtaine de chats de différens âges, afin que leurs miaulemens puſſent former différens tons. Ainſi, un jeune chat chantait la haute-conte; un vieux griſon faiſait la baſſe. Il plaçait tous ces chats dans des layettes conſtruites ſur ſon clavecin, de maniere qu'une layette

répondait à une touche. Quand ces chats étaient bien fixés aux layettes, il faiſait paſſer une épingle au bout d'une ficelle, qui de chaque touche répondait ſous la queue de chaque animal. Dès qu'il touchait ce clavecin vivant, ces chats piqués au derriere, levaient le cul; & par leurs miaulemens variés & leurs accords, excitaient des rires redoublés, mais que le cœur déſavouait.

Aſſiſtant un jour à cet étrange concert, un chat échappé d'une layette, où il avait été mal lié, vint vers moi, étendit ſes pattes ſur mes genoux, paraiſſant implorer ma protection, & me dire plaintivement qu'il n'aimait pas la muſique. Son maître, fort en colere, le ſaiſiſſait pour lui faire prendre ſa note tonique; j'intercédai pour lui, & j'obtins ſa grace. Le chat reconnaiſſant, frotte ſon dos contre moi, remue la queue, me remerciant, à ſa maniere, de ce que j'avais écouté la

loi naturelle. Un contentement intérieur me dit que j'avais bien fait. Pauvre animal, tu me fis ſentir que le rire des levres ne vaut pas un *bravo* de l'ame!.... Et que n'eſt-ce point quand il s'agit de ſon ſemblable!

CHAPITRE III.

LE VIN DE VEVEY.

ENTRÉS dans l'auberge, nous nous hâtâmes de nous déſaltérer avec du bon vin de *Vevey*. Délicieuſe liqueur! comment les *Veveyſans* n'ont-ils pas érigé une ſtatue à celui qui l'apporta dans leur pays? ſerait-ce qu'ils n'en ſentent pas toute la valeur? Un trait bien marqué va vous l'apprendre.

Curieux de viſiter le pays que *Rouſſeau* a rendu plus célebre que ſon vin, j'y allai il y a quelque tems. Je n'y fus pas plutôt arrivé que, l'*Héloïſe* à la main, je me fis conduire dans tous les lieux où je ſoupçonnais que *Julie* & *Saint-Preux* avaient reſpiré, penſé, aimé....

De retour de cette promenade délicieuſe, où il me ſemblait avoir vu les

deux amans, leur avoir parlé, avoir retrouvé mes amis.... j'entrai dans l'auberge au moment du dîner, & m'adreſſant aux *Veveyſans* qui étaient avec moi à table d'hôte. — Ah! Meſſieurs, m'écriai-je, que ce beau pays, ces ſites délicieux, où la nature étale tous ſes charmes, méritaient bien d'être habités par *Julie*, & chantés par *Rouſſeau!* — Oui, parbleu, dit un *Veveyſan*, il y croît du bon vin!

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

LE DÎNER.

LE charmant dîner que je fis avec mes amis de *Morges* ! O bons Helvétiens! combien je vous aime! peuple franc, ouvert & loyal! ſi *Saturne* & *Rhée* reviennent ſur ce globe chercher des cœurs de l'âge d'or, c'eſt chez toi qu'ils en trouveront! Puiſſe la contagion du luxe dévorant & du deſſéchant égoïſme ne jamais t'atteindre!

Sans les propos joyeux, les heureuſes ſaillies & les bons mots, les meilleurs repas ne ſont qu'une déglutition animale. On nous ſervit une oie ſi dure, ſi dure, que le meilleur couteau ne put aller juſqu'à la chair. L'ami *Régis*, bon plaiſant, à qui un an auparavant, notre aubergiſte en

avait ſervi une de la même réſiſtance, l'appelle & lui dit très-ſérieuſement : « Monſieur, n'eſt-ce pas là » l'oie de l'année derniere ? » — Le *pere la Joye*, grand deſtructeur de chataignes, s'écria à la fin du repas : « J'ai mangé autant de marons que » Samſon tua de Philiſtins. » — Avec les mêmes armes, lui répondis-je.

La plaiſanterie était un peu forte. *La Joye* feignit d'en rire ; mais je vis qu'elle lui reſtait ſur le cœur, & qu'il buvait un coup pour la faire paſſer. A l'inſtant un ſentiment déſagréable détendit les fibres de mon cerveau, montées ſur le ton de la gaîté. — Ami, lui dis-je en lui ſerrant la main, d'une façon qui ſollicitait ma grace ; cette plaiſanterie t'a-t elle fait de la peine ? — Mon cher, me répondit-il, en échangeant avec moi un regard d'amitié, ſouviens-toi qu'un mêt perd ſon goût quand on y met trop de ſel.

On ne ſent jamais mieux le prix

d'un ami que lorſqu'on ſe reconnaît des torts à ſon égard : & comment, pour une miſérable épigramme, ſe permet-on de rompre les fils légers du ſentiment qui lie nos ames !... Amitié, que ta douce flamme ne s'éteigne jamais en moi, mais qu'elle réchauffe l'hiver de ma vie, comme elle en embellit l'aurore ! les fleurs que tu ſemes ſur nos pas, ſont moins brillantes que celles dont l'amour ſe pare ; mais ſi elles n'ont point l'éclat des roſes, elles n'en cachent pas les épines. L'amour s'envole avec le bel âge, & le cœur ne ſurvit à ſa perte que lorſque tu lui reſtes encore. Chaque jour j'irai t'offrir les guirlandes de violettes dont tu ornes la gaze légere qui te couvre, & puiſer dans tes regards conſolants l'oubli des miſeres de la vie.

« Un ami vrai eſt une ſeconde conſcience.

CHAPITRE V.

LE PETIT ÉCU.

EN paſſant près de la grande ſalle de l'auberge, j'entendis deux perſonnes qui ſe diſputaient avec chaleur. J'aime les diſputes; le caractere de l'homme ne ſe développe à fond que quand la paſſion le met en jeu; c'eſt un ſable qui dort ſous une eau profonde, & que l'agitation des flots fait monter à leur ſurface. J'entre; je vois deux eccléſiaſtiques aux priſes ſur la *grace*, la *prédeſtination*, &c. A peine m'apperçurent-ils. J'allai m'appuyer contre le fourneau, d'où je les examinais du coin de l'œil.

Le premier, grand *orthodoxe* (mon pere m'a donné le ſignalement de ces Meſſieurs) avait une figure ſi grave, ſi cagote, ſi croyante aux peines éter-

nelles!... Ce n'était pas un homme ; il me paraiſſait trop occupé du Dieu qu'il ſe forgeait à ſa guiſe, pour l'être un peu de ſes ſemblables... Paſſons vîte au plus jeune. Il avait ſur ſa phyſionomie, une teinte de ſenſibilité douce, je ne ſais quoi d'humain qui m'annonçait un de mes freres en lui plutôt qu'en l'autre. Je l'approuvais avant qu'il eût ouvert la bouche ; & il ne l'ouvrait jamais que je ne fuſſe content d'être de ſon avis. — Que je vous plains, mon cher, dit le plus vieux d'un air contrit, en vous voyant des ſentimens ſi hétérodoxes ! — Ah ! Monſieur, ſi vous croyez que de faibles mortels, maîtriſés par des paſſions, & déja miſérables dans ce monde, ſeront livrés dans l'autre à des tourmens ſans fin, je vous plains bien davantage ; quant à moi, cette croyance eſt reprouvée & par mon cœur & par ma raiſon. — La foi, la

foi ſur tous les points ! ſans cela ſup-plices éternels !...

Je paſſai rapidement la main ſur le fourneau qui me parut en feu, tant cette réponſe me fouetta le ſang ! L'hôte entra dans ce moment, une aſſiette à la main. — Je quête, Meſſieurs, pour un pauvre étranger que des voleurs ont maltraité, dépouillé, & qui n'a pas de quoi continuer ſa route. — Il n'y a rien, il n'y a rien ! (cria le vieux eccléſiaſtique d'une voix rogue, & repouſſant de la main l'aſſiette qui était preſque encore à la porte :) nous ſommes accablés de ces gens-là. — Le jeune ſort un petit écu & le met ſur l'aſſiette, en diſant : — Eh ! Monſieur, c'eſt le premier d'aujourd'hui ! — Je prends le petit écu, & le montrant au vieux eccléſiaſtique : — Monſieur, voilà la bonne *orthodoxie !*

CHAPITRE VI.

L'ÉTRANGER.

QUAND l'hôte eût fait ſa collecte, je le ſuivis ſans dire mot, curieux de voir l'étranger dont il s'agiſſait. J'entrai dans la cuiſine, & je vis cet homme tirant ſon mouchoir, à la vue de l'aſſiette, pour eſſuyer ſes larmes. Il reçut l'argent d'un air ſi honteux, que je crus qu'il ne voulait pas le prendre. L'hôte le lui voyant tenir en main, ſans oſer le mettre en ſa poche. — Prenez, lui dit-il, prenez, Monſieur; quand on eſt malheureux la honte eſt déplacée. — L'argent reſtait toujours ſur l'aſſiette; cet infortuné ne pouvait ſe réſoudre à le prendre. — Eh! mon ami, lui dis-je en ſautant à ſon col, que je ſuis charmé de retrouver en vous un de mes anciens

compagnons de collége, & de pouvoir vous être utile ! Refuſerez-vous le prêt d'un ami ? (Quand on a de cette craſſe, qu'on appelle *or*, comment peut-on ne pas ſe hâter de la placer chez un malheureux, pour qu'elle vaille quelque choſe ?)

Cet étranger me parut plus ſenſible à la maniere amicale dont je l'accueillais dans ſon état de miſere, qu'aux ſecours que je lui tendais, & qu'il accepta ſans répugnance, en priant l'hôte de rendre à chacun ce qu'il avait mis ſur l'aſſiette. Il cherchait à me reconnaître. — Pardon, lui dis-je, j'ai ſuis forcé de me retirer, je vous reverrai...

On me demandera qui était cet étranger ?... un homme.

L'hôte alla rendre à chacun ce qu'il avait donné. Je le ſuivis. — Monſieur, dit-il au jeune eccléſiaſtique, voilà votre petit écu dont cet étranger n'a pas beſoin. — Il ſervira,

répondit-il, pour quelqu'autre malheureux. — Je regardai le vieux eccléſiaſtique... il rougit. — La vertu n'eſt pas morte dans cet homme-là!

CHAPITRE VII.

L'ENTERREMENT.

J'APPROCHAI d'une fenêtre qui donnait sur la rue. La premiere chose qui frappa mes regards fut un enterrement. Je ne crains point de m'accoutumer à voir mon dernier vêtement; je me plais même à me familiariser avec la mort; je voudrais, quand elle viendra, la recevoir aussi gaîment que ma maîtresse... Pourquoi ne le pourrais-je pas? Qu'est-ce que la vie?... Un bruit auquel la mort nous ferme l'oreille.

Celui qui conduisait la marche m'intéressa vivement. Ses yeux fixés sur un mouchoir où ruisselaient leurs larmes; sa démarche mal assurée; le recueillement de sa douleur profonde; des signes de repentir qui lui échappaient

de tems en tems, tout me le fit prendre pour un criminel qu'on menait au ſupplice..... Hélas ! mes ſoupçons n'étaient que trop fondés ; c'était un pere qui conduiſait au tombeau une fille chérie dont il avait cauſé la mort... La nature était ſon bourreau.

Je deſcendis dans la rue ; ce léger éclairciſſement m'en avait fait deſirer un plus ample. Je ſuivis le convoi. La conſternation des parens de *Marianne*, ſa mort prématurée, tout me parlait en ſa faveur. — Monſieur, dis-je à la perſonne qui, ſans être parente de *Marianne*, me paraiſſait la plus ſenſible à ſon malheureux ſort, la plus diſpoſée à me faire ſon éloge ; permettez-moi de vous demander quelques détails au ſujet de ce convoi ? — Celui à qui je m'adreſſai, voyant l'intérêt avec lequel je le queſtionnais, me prit d'abord en affection, & me fit le récit ſuivant, dont je ne perdis pas un mot.

CHAPITRE VIII.

MARIANNE.

MARIANNE était une jeune perſonne peu avantagée du côté de la fortune ; mais la douceur de ſon caractere, ſes graces, le charme d'une de ces figures touchantes qui gagnent le cœur au premier abord, la faiſaient envier de celles qui n'avaient en partage que de l'or & de la beauté. Si l'on n'était pas ſon amant, on voulait être ſon ami ; & comme tout le monde l'intéreſſait, chacun ſe félicitait de lui être quelque choſe.

Marianne était née ſenſible, & ſoit que les romans euſſent ouvert ſon cœur à l'amour, en lui offrant des tableaux qui careſſait ſon imagination ; ſoit qu'il exiſte entre les ames une ſympathie qu'aucune loi ne peut empêcher, & qu'aucune force ne peut vaincre,

vaincre, *Marianne* s'éprit d'une forte paſſion pour un jeune homme des environs, nommé *Adémar*. Vous dire que *Marianne* l'aima, c'eſt vous faire aſſez ſon éloge. Aucun amant n'oſa long-tems lui diſputer le cœur de ſa maîtreſſe; tant l'amour-propre le plus aveugle les trouvait faits l'un pour l'autre. Leurs cœurs ſimples & innocens ne connaiſſaient point la jalouſie. Quelqu'épouſe plus jolie, plus riche que ſon amante eût pu s'offrir à *Adémar;* mais de quelles conquêtes eût-il voulu? Il avait plû à *Marianne*. Elle, de ſon côté, eût pu trouver un époux plus beau peut-être, plus riche qu'*Adémar;* mais ce n'eût jamais été lui, & c'était lui qu'elle aimait.

Le pere de *Marianne* refuſait ſon conſentement à leur union. *Adémar* avait peu de bien; *Marianne* ne pouvait lui en apporter: mais ils s'aimaient; & quand on s'aime, eſt-on en peine d'être heureux?

Tous les amis du pere de *Marianne* s'accordant à le preſſer de l'unir avec *Adémar*, & s'intéreſſant à ce mariage comme à celui d'un de leurs enfans, il était prêt à céder. *Marianne* & *Adémar* ſe croyaient déja certains du bonheur de toute leur vie... Un rival opulent ſe préſente; il eſt accepté.

Le pere défendit à ſa fille de voir *Adémar*; mais vainement s'efforça-t-il de rompre les liens formés par la nature, & reſſerrés par les plus fortes promeſſes; l'amour de *Marianne* & d'*Adémar* devait les ſuivre au tombeau.

Prieres, menaces, tout fut employé pour opérer un mariage, dont la ſeule idée jetait les deux amans dans le déſeſpoir, & attriſtait tout le monde. *Marianne* n'avait point encore connu la haine; mais M. D.... lui enlevait ſon *Adémar*, & *Marianne* l'abhorrait.

—Tu l'épouſeras (lui diſait le pere courroucé, d'un ton qu'elle entendait

pour la premiere fois, & qui déchirait ſon cœur ſenſible) tu l'épouſeras; il ne ſera pas dit que je me laiſſe mener par une tête folle. — Oh! mon pere, ſi votre fille vous eſt chere; ſi, depuis ma plus tendre enfance, je ne vous ai point donné de ſujet de plainte; ſi ma premiere étude fût toujours le bonheur de votre vie, ne cauſez pas le malheur de la mienne; ſi jeune encore, ne me conduiſez pas au tombeau, en me forçant de prendre un époux que j'abhorre, que je ne pourrai jamais aimer... Il eſt riche, dites-vous; mais, qu'eſt-ce que l'or? peut-il nous rendre heureux, quand nous l'arroſons de larmes? — Fille inſenſée! reprit le pere en ſe détournant; (car pour lui parler avec rigueur, il fallait qu'il ne la regardât pas) c'eſt ton *Adémar* qui te tourne la tête; mais... j'y mettrai bon ordre! — Si c'eſt *Adémar* qui vous eſt odieux, lui qui n'a d'autre titre à votre haine

que celui de m'aimer & de vous chérir comme un ſecond pere... eh bien... je ne le verrai plus; je vivrai ſeule, retirée... il me ſera plus doux de paſſer mes jours dans une priſon que.... — Tais-toi, fille dénaturée! tu épouſeras M. D.... ſi tu crains de faire le déſeſpoir de ma vieilleſſe..... Puis, ſentant la dureté de ces paroles, & lui prenant affectueuſement les mains; — Ma fille, ma chere fille, veux-tu creuſer mon tombeau?

La malheureuſe *Marianne*, moins effrayée des menaces de ſon pere, que touchée de ſes plaintes, était quelquefois ſur le point de ſigner ſon infortune... *Adémar* s'offrait à ſon cœur; elle entendait ſes gémiſſemens, ſes reproches; elle voyait ſes larmes... la plume lui tombait des mains. — Non, mon pere, non, s'écria-t-elle; je conſentirais à ſigner mon malheur; mais celui d'*Adémar*... jamais, jamais.

Pendant près d'un an *Marianne*

vécut retirée, ſans que le calme de ſa retraite en pût donner à ſon ame. L'image de ſon amant ſuffiſait pour embellir ſa priſon; plus il ſouffrait de ſon abſence, plus elle était déterminée à lui reſter fidelle. Elle prenait Dieu à témoin de l'innocence de leurs amours, & trouvait de la douceur dans les larmes qu'*Adémar* lui faiſait répandre.

En vain M. D.... ſe voyait-il un rival préféré; en vain n'approchait-il de *Marianne* que pour entendre le langage du mépris.... autant que *Marianne* pouvait le prendre. Elle n'inſpirait point de faible paſſion; & M. D.... ſerait pardonnable ſi l'emportement de l'amour était une excuſe.

Le pere ne pouvant vaincre la réſiſtance de ſa fille, parvint, par mille ſtratagêmes que M. D... lui ſuggérait, à lui perſuader qu'*Adémar* l'avait abandonnée. Elle reçut des lettres ſuppoſées de ſon amant, dans leſquelles

il renonçait à une paſſion qui faiſait le malheur de l'un & de l'autre, & il acceptait la main d'une jeune perſonne, qui le tirait de l'état de médiocrité où le ſort l'avait réduit. *Marianne* l'avait aimé fidele; elle ne put ſoutenir l'idée de ſa perfidie. Cette ame douce & ſenſible eut un moment de courroux; ſon tyran la conduiſit à l'autel. Elle ne prononça qu'en friſſonnant la fatale promeſſe; ſon cœur proteſtait contre un mouvement de ſes levres, & la cérémonie était à peine achevée, que tout-à-coup elle tomba ſans connoiſſance.

Cet évanouiſſement ſubit était dû à une cauſe que l'on ne ſoupçonnait pas. Parmi les ſpectateurs qui rempliſſaient le temple, *Marianne* avait cru diſtinguer *Adémar*, non tel qu'elle l'avait vu autrefois, paré des graces que l'amour & la jeuneſſe lui prêtaient, mais pâle, défiguré, & lui portant dans ſes regards le reproche

de ſa trahiſon. Deux fois, en faiſant ſerment de fidélité, elle avoit eſſayé d'en détourner les yeux, & deux fois elle les avoit reporté ſur cet objet qui lui apparaiſſait dans le fond du temple, comme un ſpectre plus terrible que la divinité qu'elle offenſait. Enfin, ne pouvant méconnaître plus long-tems ces traits chéris, elle avait perdu l'uſage des ſens.

On ignorait ce qu'*Adémar* était devenu. Cet infortuné ſachant qu'il cauſait la priſon de *Marianne*, s'était abſenté. Il lui avait ſouvent écrit; mais toutes ſes lettres avaient été interceptées.

La nouvelle des nœuds qu'allait former ſon amante, ne tarda pas à lui parvenir, & le jeta dans une maladie de langueur dont ſa jeuneſſe & la force de ſon tempérament ne purent le tirer. Avant de mourir, il ranima les reſtes d'une vie preſqu'éteinte, pour venir voir *Marianne* encore une

fois, & ſe convaincre par ſes yeux d'une perfidie qu'il ne pouvait croire. Le ſpectacle de cet hymen fut pour lui le dernier ſupplice; & il n'en ſortit que pour écrire à *Marianne* la lettre ſuivante, dont les larmes de cette infortunée avaient preſqu'effacé les caracteres.

« L'affreuſe nouvelle de votre changement me cauſe la mort.... Je » n'étais pas digne, ſans doute, d'un » cœur tel que le vôtre; mais vos promeſſes, mais vos ſermens!... Ah! » *Marianne*, le moment où vous les » trahiſſez, me fait abandonner une » vie... que je n'aimais que pour vous, » & que, malgré votre inconſtance, » j'euſſe encore voulu vous ſacrifier! » Adieu, *Marianne!*... Des angoiſſes » de mon trépas, ſens-tu quelle eſt la » plus déchirante!... Ah! puiſſes-tu » ne l'éprouver jamais! puiſſes-tu jouir » avec un autre d'une félicité que le » ſouvenir d'un malheureux ne vienne

» point troubler!... Adieu.... *Ma-*
» *rianne*... trop chérie.... je ne te
» reproche rien... Adieu... »

Marianne reçut cette lettre en préſence de ſon époux, & reconnut tout-à-coup des caracteres qu'elle n'avait pu oublier. Elle ſe flatait de ne plus aimer *Adémar*, quoique ſes efforts pour écarter ſon image le lui rappellaſſent ſans ceſſe. A la vue de la lettre, un ſecret preſſentiment la fit pâlir; mais, en la liſant, quelle tempête bouleverſa ſon ame! Aux premiers mots, un trait de lumiere lui montra l'abîme où on l'avoit plongée... Le deſir d'apprendre tout ſon malheur la ſoutint pendant cette affreuſe lecture. Elle l'eût à peine achevée, qu'un cri perçant, ſuivi d'évanouiſſemens continuels, fit croire qu'elle ne ſurvivrait pas long-tems au malheureux *Adémar*.

Son époux, homme chez qui toutes les paſſions étoient extrêmes, lut la lettre, & douta s'il devait rappeller

Marianne à la vie, tant il était jaloux des larmes qu'un autre coûtait à ſon épouſe! Cette infortunée ne reprenait connaiſſance que pour ſe voir accablée des reproches d'un barbare époux... Elle ſe contenait cependant, & laiſſait retomber ſur ſon cœur les ſecretes larmes qu'un amant trop cher faiſait couler. Se flatant qu'il vivait encore, ſa voix, dans la rerraite, portait pour lui au trône de l'Etre ſuprême des vœux, que l'ange protecteur des droits de l'hymenée n'oſait détourner.

C'était en vain! les malheurs d'*Adémar* avaient pris fin avec ſa vie; ceux de *Marianne* devaient avoir le même terme. Elle apprit la nouvelle de ſa mort... Ce qui m'étonne, c'eſt qu'elle l'apprit, & ne put mourir. Pendant le jour & dans le ſilence des nuits, *Adémar* ſe préſentait ſans ceſſe à ſes yeux, pâle, expirant, lui reprochant ſa perfidie & les tortures de ſon trépas.

Alors, cette malheureuſe amante pouſſait des cris inarticulés, & verſait des pleurs que, ni les menaces, ni les fureurs jalouſes de ſon épouſe ne pouvaient arrêter. — Oui, barbare, oui je l'aime ; c'eſt toi qui me l'as ravi par les plus lâches impoſtures ! toutes tes richeſſes me payeront-elles une de ſes larmes ? — Des reproches, à moi, qui tarde trop à punir un attachement criminel !... n'avez vous pas été de vous même au temple ? — Non, cruel, c'eſt toi qui m'y as traînée ! que ne m'immolais-tu ſur l'autel où tu avais pouſſé ta victime ! que ne m'égorges-tu maintenant ! c'eſt le ſeul moment de bonheur dont je te ſerai redevable.

Telles étaient les plaintes que les emportemens de ſon époux, & le ſentiment trop vif de ſes malheurs arrachaient à *Marianne*. Depuis la mort d'*Adémar*, elle dépériſſait à vue d'œil, & n'était plus qu'une ombre d'elle-même.

Le pere de *Marianne* apprit le déplorable état de ſa fille, qui vivait à ſix lieues d'*Yverdun*, & l'arracha à ſon époux, dont les reproches continuels achevaient de la tuer. Mais, en vain cette femme angélique trouva-t-elle le ſeul ſoulagement qu'elle deſirait encore, dans les careſſes d'un pere, qui ne ſentit le prix de ſa fille qu'au moment où il allait la perdre. Le coup fatal était porté; *Adémar* était mort: & le ver du repentir & des regrets ne ceſſait de dévorer le cœur de ſa ſenſible amante.

Si la mort de l'objet qu'on aime, & dont on ſe reproche la perte, eſt affreuſe pour les ames les plus froides, jugeons des tourmens de *Marianne*, & déplorons moins ſon trépas.

Marianne n'entra dans la maiſon paternelle, que pour ſe mettre au lit de mort. Le pere, malgré les infirmités de ſon âge, veilla ſa fille nuit & jour, juſqu'à ſes derniers inſtans. — O ma fille!

fille! s'écria t-il, en baignant ſa main de larmes, ô ma chere *Marianne!* vis, je t'en conjure; c'eſt moi, c'eſt moi qui dois mourir! — Mon pere! répondit *Marianne*, en tâchant de ourner encore vers lui des yeux que es glaces du trépas troublaient déja) eſt-il vrai? vous m'aimez? — Hélas! je ne t'ai donné que trop de raiſons d'en douter; & ce ſera pour moi une éternelle ſource de regrets les plus amers. — Ah! je le ſavais bien, que vous ne pouviez me haïr, moi qui vous ai toujours tant aimé! — Ma fille!... & les ſanglots lui coupaient la voix. — Que le ſpectacle de votre douleur ne rende pas ma mort plus affreuſe, ô mon bien aimé pere! — Moi, ton pere! je ne ſuis que ton aſſaſſin! — L'amour ſeul a cauſé ma perte; conſolez-vous; oubliez *Marianne*; & vivez encore heureux. — Que je me conſole, que je vive; ſi je perds ma fille, le ſeul eſpoir de ma vieil-

leſſe, le ſeul bien qui m'attache encore au monde... ah! ſi tu pouvais voir les remords qui déchirent ton pere, tu lui ſouhaiterais plutôt de mourir!... & ſes gémiſſemens ſemblaient retenir, pour le conſoler, l'ame de *Marianne* expirante. — Calmez votre déſeſpoir, ſi je vous ſuis chere! — *Marianne*, ô mon enfant! continuait le vieillard abîmé dans ſa douleur, me pardonnes-tu les maux que je t'ai fait ſouffrir?... me les pardonnes-tu?

Sa fille mourante, lui répondit par un ſigne de tête, & ſe ranima pour lui ſerrer tendrement la main. — Eh bien! vis encore, ma chere enfant; laiſſe-toi toucher par mes larmes.... Si tu prends pitié des tourmens qui précipiteraient la fin de ma carriere, demande au ciel la prolongation de ta vie... Le ciel refuſera-t-il ce que *Marianne* lui demande?.... Ah! je ſuis trop coupable pour lui adreſſer mes vœux!... Ma fille!... ma fille!...

tu.... ne m'entends plus!... tu ne m'entends plus!...

Ce malheureux vieillard reconnaiſſait trop tard les droits ſacrés de la nature. *Marianne* expira dans ſes bras, en donnant un ſoupir à ſon pere, & un dernier à *Adémar*.

Sa mort cauſait des regrets univerſels. Aucune larme qui ne fût ſincere! quel panégyrique!

CHAPITRE IX.

LE CIMETIERE.

NOUS arrivons au cimetiere... Je ne puis entrer dans une pareille enceinte, ſans éprouver une étreinte de cœur, devant laquelle toutes les paſſions ſe taiſent...

Un cimetiere eſt un aſyle ſéparé du reſte du monde, un lieu de repos où l'homme ſe ſauve du tumulte & des tempêtes de la vie.

Sur le ſeuil de la porte, en dehors, je crois voir le tems aux ailes étendues, me montrant, de la main, ces mots :

JE SUIS.

Et ſur le ſeuil de la porte, en dedans, ceux-ci :

JE NE SUIS PLUS.

O vous! qui comptez trop ſur la vie, voyez cette porte! le tems eſt devant vous... un inſtant... & il eſt derriere.

Que les Vertus ne gardaient-elles cette porte! elles euſſent arrêté *Marianne!*

Le pere accompagna le convoi de ſa fille, pour ſe conformer à un barbare uſage. N'eſt-ce pas aſſez que nous ſentions nos parens deſcendre dans la tombe, ſans que nous voyons comment ils s'y enfoncent!

On deſcendit la biere dans la foſſe. Il fallut arracher le pere à cette déchirante cérémonie. Il voulait embraſſer encore ſa fille... ſe précipiter dans la foſſe pour y chercher encore.... ce qui n'était plus! Sa vue faiſait fondre en larmes tous les aſſiſtans, ceux même qui lui reprochaient la mort de ſa fille! On l'emporta du cimetiere... Je reçus, il y a quelques jours, la nouvelle de ſa mort... Et l'époux,

qu'eſt-il devenu ? les remords l'ont-ils laiſſé vivre ?

A chaque pellée de terre qui frappait ſourdement la biere, *Marianne* ſemblait nous dire *adieu*, & faire un pas vers l'éternité. La douzieme pellée fut ſon dernier mot.

Avant de quitter le cimetiere, je pris toutes les meſures poſſibles pour reconnaître, dans la ſuite, la place où *Marianne* goûtait enfin un paiſible ſommeil ; déterminé à venir, au printems, y ſemer quelques fleurs, & jouir du recueillement mélancolique, où ne peut que jeter le ſouvenir de ſes amours & de ſes malheurs. Cette place eſt au milieu du cimetiere, en tirant un peu à gauche, depuis la porte... Vous qui n'aimâtes jamais, de grace n'en approchez pas !

Après avoir fait trois fois le tour de cette place, comme pour m'aſſurer s'il n'y reſtait rien de *Marianne*, je tirai de ma poche un papier, que je

remplis de la terre qui couvrait ſa tombe, réſolu de l'envoyer, avec l'abrégé de ſon hiſtoire écrit au-deſſus, au premier pere qui voudrait imiter celui de cette infortunée.

CHAPITRE X.

LE BÉQUILLARD.

A QUELQUE diſtance du cimetiere, je rencontrai un petit homme ſuſpendu ſur des béquilles; le haut de ſa tête était à l'horizon de ſa boſſe; & je cherchais pourquoi la nature laiſſait une pareille tête entre ces deux épaules, tandis que celle de *Marianne*...

Le *Béquillard* fit un mouvement pour ſe porter à ma rencontre... Comment arrive-t-il que ce ſoient les malheureux qui nous cherchent preſque toujours!... Ce mouvement ébranla le bout des haillons de ſes bras, de tous les coins de ſon corps, & les reſtes d'un vieux bonnet, que ſemblaient tenir à regret quelques épingles, & qu'il ôta, en mon honneur, à une douzaine de cheveux qui lui

TAYLOR INST. OXFORD

tombaient ſur le front... Son coſtume, ſes moindres geſtes, ſes regards, tout me diſait : « Voyez ce que je ſuis, » & prenez pitié du triſte lot qui m'eſt » échu dans ce bas monde. »

— Mon ami, êtes-vous d'*Yverdun?* — Non, Monſieur, holà non, me répondit-il, d'un air qui me donna bonne opinion de cette ville, puiſqu'il regrettait de n'en pas être. — Et quelle eſt votre patrie? — Tous les lieux où l'on me donne de quoi vivre. — Vous tenez-vous toujours près de ce cimetiere? — Oui, Monſieur; c'eſt ici que je reçois le plus d'aumônes: la vue des morts fait ſouvenir un peu des vivans. — Ces mots me touche-rent; je jetai, au fond du bonnet, une piece... je ne la jetai pas, je la mis... La piece paſſa par une échancrure du tems, qui ſe trouva au fond du bonnet, & tomba... Je la relevai; le *Béquillard*, reconnaiſſant, la reçut, en me baiſant la main, avec autant

de plaiſir que ſi je lui euſſe fait une très-forte aumône. — Achetez-en un autre, lui dis-je, en me relevant. — Hélas! Monſieur, un morceau de pain m'eſt plus néceſſaire qu'un bonnet... C'eſt ſingulier, ajouta-t-il, en le retournant, le trou n'eſt cependant pas grand. — Je compris que c'était la *piece* qui était trop petite, & je lui en donnai une ſeconde... Pourquoi la donnai-je plutôt à ſa remarque qu'à ſa miſere!

— Dieu béniſſe la bonne défunte, dit le pauvre boſſu, en ſautant ſur ſes béquilles; ſon bonnet me porte bonheur! — Comment donc? lui dis-je avec vivacité, de qui tenez-vous ce bonnet? — Hélas! de qui donc? de mademoiſelle *Marianne*... elle-même me le tricota de ſa main blanche il y a dix ans, pour le jour de mes noces; & quoique ce ne ſoit plus qu'une guenille, (diſait-il, en me la montrant & en la baiſant avec attendriſſement) c'eſt de

toutes les miennes celle que je chéris le plus. — Que ne le diſiez-vous, mon ami! je ne vous aurais pas conſeillé d'en changer, & ma premiere piece n'eût point paſſé... *Marianne*, (ajoutai-je, en regardant ce bonnet, avec plus de reſpect que ne m'en eût inſpiré celui de *Marc-Aurele*) *Marianne*, tu n'es pas tout-à-fait morte, puiſque tu fais encore des heureux!

Que je me félicitai de mon aumône à cet homme-là! J'aurais eu des remords toute ma vie, de n'avoir rien mis dans ce bonnet... O ma bonne *Marianne!* jamais je n'euſſe oſé retourner vers ta tombe, ni baiſer mon petit paquet de cette terre qui te couvre!

— Elle eſt morte.... mon ami! — Elle eſt morte, répéta-t-il, en inclinant triſtement ſa tête ſur une épaule qu'il leva un peu.... puis, rangeant une de ſes béquilles contre l'autre, il tira de ſa poche quelque

choſe, que je ſoupçonnai avoir été le pan d'un mouchoir, & il eſſuya des larmes que le ſouvenir de *Marianne*... Que je meure à l'inſtant même, & que l'on me pleure ainſi!

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

LES MUSICIENS.

JE revenais à l'auberge lorſque, tournant la tête vers le *Béquillard* pour voir encore une fois ſon bonnet, j'apperçus deux muſiciens, le violon ſous le bras, qui l'abordaient. C'étaient le pere *Hoffmann* & ſon fils aîné. Je les vis s'arrêter auprès du pauvre boſſu, touchés de ſa miſere, & lui tendre quelques ſecours... Quel qu'ait été leur aumône, elle valait dix fois plus que la mienne!

Je doutai ſi le bonnet de *Marianne* n'était pas un taliſman qui forçait à la vertu; mais j'aimai mieux croire qu'ils avaient fait d'eux-mêmes cette bonne œuvre.

Je ſuis paſſionné de la danſe; & cependant le bruit que fit la piece de

monnoie qu'ils ſortirent chacun de leur bourſe, ſonna mieux à mes oreilles que la plus jolie de leurs *périgourdines*.

Depuis ce moment, leur violon me paraît plus doux. J'ai voulu qu'ils me composâſſent un air ſautillant, puis mélancolique, intitulé : *la complainte du Béquillard*... Je ne l'entends jamais ſans ſonger à *Marianne*, où à quelque malheureux qui ait beſoin d'un bonnet.

CHAPITRE XII.

LA VISION. (1)

ACCABLÉ de ſommeil, je me jette ſur un lit, & je m'endors. *Rouſſeau* m'apparaît : je le vois, je l'entends, je le dévore des yeux & des oreilles. — Grand Précepteur des Nations, dites-moi, je vous prie, quelles ſont les cauſes des diſſentions & des guerres qui déſolent depuis ſi long-tems le genre-humain ? — « Tiens, me » répondit-il, prends cette boîte » & il diſparut. — J'ouvre la boîte, j'y trouve.., quoi ? un brin de paille & quelques grains de pouſſiere.

Eſt-ce un *ſonge ?*

(1) Je puis affirmer que j'ai fait ce ſonge durant mon ſommeil, exactement tel que je le rapporte ici.

CHAPITRE XIII.

LA VIÈLE.

JE fus réveillé au ſon d'une *vièle*, dont un petit Savoyard jouait dans la rue. Je me rappellai qu'à l'âge de cinq ou ſix ans j'entendais ſouvent une vièle ſous les fenêtres de la maiſon paternelle. Ce ſouvenir fit naître celui des innocens plaiſirs de ce tems-là, de tant d'objets, de tant de jouiſſances... que je n'ai plus, que je n'aurai plus.

La vie eſt une coupe d'eau limpide, qui ſe trouble à meſure qu'on la boit. Le ſon de la vièle me faiſait revenir en arriere; je revoyais l'onde pure de ma paiſible enfance; je voulais y boire encore... Le rêve était évanoui.

Nous naiſſons, nous mourons dans une profonde ignorance de notre être.

Dès l'inſtant de la création, l'Océan vient, quitte, revient, roule autour du monde : comme ſes flots, ma pouſſiere vient, fuit, revient, s'organiſe, ſe diſſout, ſe ranime, & par un mécaniſme inconcevable, roule de génération en génération, depuis des milliers d'années pour... ſe rendre au bal d'*Yverdun*.

CHAPITRE XIV.

LA MUSIQUE.

OUI, le ſon de la vièle me plaiſait, m'attachait. Que l'homme eſt grand! diſent quelques philoſophes; il a trouvé la bouſſole, l'imprimerie, le téleſcope; il trace la route des cometes; il marque le moment de leur retour.... dites donc: il a créé la *muſique*.

Muſique! jouiſſance céleſte, que les Dieux ſemblaient s'être réſervée, reçois mon hommage!

Quand *Gluck*, *Sacchini* ou le charmant *Grétry*, joignent leur mélodie à la voix de la beauté que j'aime, pourquoi n'ai-je qu'un ſens pour me remplir de cette harmonie, & qu'une ame pour la ſentir!

Quand la mort viendra couvrir mes

yeux de ſon voile mélancolique, puiſſent les palpitations de mon cœur finir lentement avec le ſon d'un ſoupir de mon amante, redit ſur ſon *forté-piano*, & ſuivi d'un dernier... adieu!

La *muſique* ſera toujours le charme de ma vie & mon ſeul médecin; oui, mon ſeul médecin : voici mon régime. Lorſque ma ſanté eſt dérangée, & que les alimens ne me tentent plus, je fais approcher la *muſique* de ma table; elle commence *piano*, *piano*, & mon appétit commence à revenir. A peine ſuis-je au milieu du repas, que la *muſique* va déja *allégro*; & je dévore. Quand la *muſique* eſt portée au dernier *preſto*, le repas eſt fini, & ma guériſon complette.

CHAPITRE XV.

PREMIER COUP-D'ŒIL.

L'HEURE du bal approche. Nous mettons en jeu tous les reſſorts de notre coquetterie; car chacun a la ſienne: les vieillards eux-mêmes.

L'amour-propre, malgré les rides,
Reſte toujours dans ſon printems.

Nous volons au bal, en plaignant les belles qui nous verront, & plus encore celles qui ne nous verront pas.

J'entre; une foule de beautés s'offrent à nos regards. L'œil n'a ni le tems de ſe repoſer, ni la volonté de choiſir.

La jeune baronne *de Blas*, levant ſuperbement ſa tête altière, fixe enfin ma vue enchantée. Elle danſait une valſe; de charmantes danſeuſes la

précédaient ou la ſuivaient : mais, à ſa haute taille, je crus voir le brillant navire de *Cléopatre* ſe balançant majeſtueuſement ſur les flots, au milieu de quelques jolies gondoles... L'extaſe de *Marc-Antoine* n'approcha pas de la mienne !

Les trois jours.

Que ne peut-on retrancher de la vie
Tous les momens qui paſſent ſans plaiſirs !
Après trois jours, qu'elle me ſoit ravie,
Si le ciel veut contenter mes deſirs !

Dans le premier, je verrais ce que j'aime,
Dans le ſecond, je ſerais entendu ;
Je ne dis pas l'uſage du troiſieme,
Mais à la fin, *de Blas* j'aurais vécu.

CHAPITRE XVI.

MADEMOISELLE DE C.....T.

Ses mouvemens ont quelque choſe de ſi doux, qu'elle fait un vol aux ſpectateurs chaque fois qu'elle ſe repoſe. J'obſervais ceux qu'elle faiſait; j'épiais ceux qu'elle allait faire. Mademoiſelle *** me ſurprit dans cet inſtant, &, d'un ton badin auquel je ne fus pas trompé : « Gageons que » mademoiſelle de C.... eſt déja une » de vos divinités; foi de Poëte, quel » rang lui donnerez-vous dans votre » mythologie ? » — Mademoiſelle, quand mon ouvrage mythologique paraîtra, cherchez le chapitre intitulé : *Hébé.* — Oui... ſans doute... le chapitre ſera vraiment divin... n'outrez rien cependant. — Mademoiſelle, vous y mettrez l'*errata.*

CHAPITRE XVII.

MADEMOISELLE R....N.

QUE je hais ces deſcriptions de romanciers, qui nous donnent la *table* des traits d'une jolie femme! rendent-ils, peuvent-ils rendre cette expreſſion de la phyſionomie qui parle au cœur; ce charme qui nait de l'enſemble des traits; ce ſentiment qui ſaiſit à la premiere vue d'une figure intéreſſante; ſentiment indéfiniſſable... que mademoiſelle *R....n* fait ſi bien connaître!

CHAPITRE XVIII.

LE BAL.

AU vif éclat de cent bougies,
Que de ſéduiſantes beautés,
Moins par des charmes empruntés
Que par la nature embellies,
Brillent à mes yeux enchantés!
Par quelle céleſte magie,
Amour, ſais-tu de tant de traits
Bannir cette monotonie
Que forment les mêmes attraits?
Ton habile main les varie;
Pour charmer tous ont été faits;
Et les derniers que j'étudie
Sont, à mes yeux, les plus parfaits.

Plus d'une glace complaiſante
Double les agrémens du bal;

Sans

Sans ceſſe à nos cœurs ſe préſente
La copie ou l'original.
Une muſique enchantereſſe
Donne le ſignal du plaiſir ;
Tout s'anime & paraît ſentir
Le feu d'une commune ivreſſe.
Plus d'une beauté ſait unir
Dans ſes pas la délicateſſe,
La légéreté, la ſoupleſſe,
Et dans les bras cette molleſſe,
Ce geſte fait pour la tendreſſe,
Qui ſemble appeller le deſir.

Valſe, danſe délicieuſe,
La plus favorable à l'amour,
Où, dans une étreinte amoureuſe,
J'oſais embraſſer le contour,
Le doux contour d'un ſein d'albâtre ;
Que chaque jour, à ta faveur,
De la beauté que j'idolâtre
Je ſente palpiter le cœur !

De ta voluptueuſe ivreſſe,
Puiſſe le charme, dans un bal,
Etre goûté de ma maîtreſſe
Et méconnu de mon rival!

Vous que l'amour fit pour ſéduire,
Décopet, *Dévelay*, *Rogain!*
Un geſte, un regard, un ſourire,
Pour enchanter peut vous ſuffire;
Mais c'eſt au bal que votre empire
Sur nous eſt le plus ſouverain.
Oui, c'eſt alors que ſur vos traces
Le cœur ému croit voir toujours
A l'envi folâtrer les Graces,
Et voltiger tous les Amours.
Dois-je entreprendre de vous peindre,
Objets charmans, dont le tableau,
Loin de me laiſſer rien à feindre,
Pour mes crayons ſerait trop beau!
Quand de portraits tels que les vôtres
Je veux me tracer les deſſins,

Un attrait en rappelle d'autres,
Et le pinceau tombe des mains.

Quoiqu'à la fin de cet ouvrage,
De Blas reçoïs mon tendre hommage;
A d'autres j'oſai l'adreſſer;
Mais un amant, long-tems volage,
Finit enfin par ſe fixer,
Et, dans un retour de tendreſſe,
Donne au portrait de ſa maîtreſſe
Le plus doux, le dernier baiſer.

Fin de la ſeconde Partie.

TROISIEME PARTIE.

LE RETOUR.

TROISIEME PARTIE.

LE RETOUR.

CHAPITRE PREMIER.

MA SOLITUDE.

PARTIR, m'éloigner d'*Yverdun!*... de celle à qui j'euſſe ſacrifié ma vie pour *trois jours!*... pour un inſtant!... Oui, tout me crie : « Fuis, jeune » homme, avant qu'un feu déja trop » ardent te dévore, & ne puiſſe plus » s'éteindre! Vas dans ta *ſolitude*, » effacer, ſi tu le peux, une image » adorée! »

Ma *ſolitude* eſt un lieu nommé l'*Eliſée* (1), que chériſſait *Sophie*,

(1) A demi-lieue d'Aubonne.

& qui, tant de fois, fut témoin de notre bonheur.

J'avais cherché long-tems un objet qui me fit connaître l'amour. J'appelle *amour*, non ces flammes d'un jour, ſemblables aux nuages légers que les feux du ſoleil font naître, & qui ne tardent pas à s'évanouir; mais cette tourmente du cœur qu'on n'éprouve qu'une fois dans la vie, & qui ne nous laiſſe voir, dans la nature, qu'un être devant lequel l'univers entier diſparaît.

Né avec le cœur d'*Abélard*, je ne voulais qu'une *Héloïſe*... je vis *Sophie!*

J'avais traité juſqu'alors le bonheur de chimere; le premier aveu de *Sophie* me déſabuſa.

O *Sophie!* avec ton cœur j'étais plus qu'un mortel! je me levais avant l'aurore pour te parler de mon amour; je te diſais mille fois que je t'adorais, &, en te quittant, je voulais te l'apprendre encore! je t'euſſe idolâtr

toute ma vie... Hélas! ici mon cœur ſe ſerre, & touche aux deux extrêmes de la félicité & de la douleur... Je poſſédais *Sophie*, je la perdis!

Dès-lors je n'ai plus goûté de bonheur pur; & juſques dans ces *parties de plaiſir* qui ſouvent en donnent ſi peu, le ſouvenir de *Sophie* me cauſe des retours de mélancolie qui troublent ma joie, mais ne ſont pas ſans charme pour un cœur ſenſible.

Un ruiſſeau coupe & arroſe ma *ſolitude*. Dans la belle ſaiſon, on y reſpire l'odeur des fraiſes, des violettes, des fleurs les plus flateuſes. Des ſerins, des canaris, des linotes, oiſeaux privés, badinent, jouent en chantant ſur le feuillage, & forment l'aigrette des roſes. Au milieu d'un tapis de gazon, dont une onde pure baigne les bords, s'éleve un boſquet où le jaſmin, l'iris, le roſier, le chêvrefeuille entremêlés, ſemblent offrir une ombre hoſpitaliere. Les charmes de la

ſimple nature, les plus doux parfums des champs ſont raſſemblés autour de ce boſquet... qui couvre... *le ſquelette de Sophie.*

Sur le front, on lit ces mots :

MORTEL, *contemple ce qui fut l'objet de ton culte.*

Au bas du front :

Cherche les yeux dont un regard lançait l'amour.

Dans l'endroit qu'ornaient ſes levres :

C'eſt-là le lieu que tu couvrais de tes baiſers de flamme.

Plus bas :

Voilà les bras dont tu ſentis les raviſſantes étreintes.

Plus bas encore :

De ce cœur qui palpitait contre le tien, de cette ſource de délices, de tout ce que j'étais, demande à la nature ce qu'elle a fait ?... Je ſuis ſa réponſe.

O mes amis ! qui buvez aveuglément dans la coupe des plaiſirs ; qui livrez vos cœurs à toutes les ſéduc-

tions, & qui croyez que de brillantes fleurs ne cachent point de cruelles épines ; venez dans ma *ſolitude ;* venez ! La nature vous conduira, par un chemin de roſes, à mon boſquet chéri ; ſes dehors charmeront vos ſens ; vous croirez entrer dans le temple d'une éternelle volupté, & vous verrez.... *le ſquelette !*

Il eſt ſuſpendu ſur un puits, dont le nom eſt, l'*Eternité.*

On en voit déja quelques débris engloutis dans ce gouffre, d'où rien ne reſſort. Sur les bords du puits ſont gravés ces mots :

Tout y tombe.

C'eſt-là que, pendant la fraîcheur des belles nuits d'été, je viens toucher ma harpe, & redire les romances que chantait *Sophie*, & que je compoſai pour elle. A mes accords le roſſignol mêle ſa voix plaintive, & le ruiſſeau ſon doux murmure. Je crois voir l'ombre de mon amante ſe plaire à mes

chants, planer en ſilence ſur ma tête, & ſe balancer ſur les rameaux avec les rayons mélancoliques de l'aſtre des nuits. La nature fait une pauſe pour écouter mes plaintes, & ſoupirer avec moi ſur ſon plus bel ornement.

Sophie, Sophie! tant que ce cœur palpitera, j'irai arroſer de mes larmes ta pouſſiere, & faire ſerment de ne plus aimer!

CHAPITRE

CHAPITRE II.

LE DÉPART.

NE trouvant point de berline à louer, & les chemins étant couverts de glace, je pris le parti d'atteler ma jument avec celles de mes amis, & de partager le ſiége de maître *Cukin*. Vous ne connaiſſez pas maître *Cukin?* Or donc, quand vous verrez un cocher bien flegmatique, bien droit, bien empeſé, & menant ſes chevaux, de l'air dont on prie Dieu, dites : « Le voilà, c'eſt » maître *Cukin!* » Il ſe croyait d'une toute autre importance que ſes confreres, parce qu'il avait fait quelques études, pour obtenir une place de *curé* en Savoie.

Quoi! vous avez été curé! s'écria un de mes compagnons, du fond du carroſſe : eh! maître *Cukin*, ſauriez-

vous diſtinguer un âne d'un cheval? — Moi, Monſieur! quand vous ſeriez entre mille chevaux, je vous trouverais bien encore.... Il me regarda, en ſouriant, tout enchanté de ſa réponſe, & en ſecouant la tête, comme pour me dire : « qu'il s'y frotte! » — Mais, mon ami, lui dis-je, comment vous y preniez-vous pour compoſer un ſermon? — Comme tant d'autres; je donnais ce que je pouvais; réſigné d'avance à la damnation de mes auditeurs. — A merveilles, maître *Cukin!* N'avez-vous point fait le panégyrique de quelque ſaint, dans vos fonctions paſtorales? — Sans doute, Monſieur, & je n'y mettais pas grande façon. J'avais une multitude de ſermons imprimés; je prenais un lambeau de celui-ci, un lambeau de celui-là; je couſais le tout enſemble, & voilà mon ſaint magnifiquement équipé! — C'eſt-à-dire, que vous l'affubliez d'un habit d'arlequin? — Préciſément!

ſi ce n'eſt pas la méthode la plus difficile, c'eſt au moins la plus ſuivie. Je ne reçus jamais de ſi pompeux éloges. J'en ris encore ſur mon ſiége, toutes les fois que j'y penſe.

— Quel péché frondiez-vous le plus, maître *Cukin*; ce n'était pas l'ivrognerie? — Je touchais rarement cette corde. Quand je parlais contre le vin, mes voiſins ſe riaient de moi; quand je parlais contre l'amour, je faiſais rire mes voiſines. — Vous traitiez avec douceur vos brebis? — Il le fallait bien; vous en jugerez. Une d'elles, la tête couverte d'un voile fort épais, vint ſe confeſſer à moi. — Etes-vous mariée? — Hélas! oui; & malgré cela, j'ai reçu quelques préſens de *Colas*. — Et puis? — Quelques baiſers de *Mathurin*. — Et puis? — J'ai péché... avec... — Avec un troiſieme? — Hélas! oui; mais je n'ai rien fait de plus. — Et quel était ce malheureux pécheur? — C'était vous, Monſieur le curé.

Après ces mots, *Cukin* tira ſa tabatiere, & m'offrit une priſe d'un air ſi amical! Sa bonhommie & la priſe de tabac m'attacherent à *maître Cukin*; je veux conſigner ici ſon hiſtoire: il s'en tiendra, s'il eſt poſſible, encore plus droit ſur ſon ſiége.

CHAPITRE III.

HISTOIRE DE MAÎTRE CUKIN.

JE ſuis d'une bonne famille de Savoie; tel que vous me voyez; je pourrais vous montrer des lettres de nobleſſe, de plus de deux cents ans d'antiquité... Maître *Cukin* prononça ces mots, en me regardant d'un air qui ſentait ſon origine, & en retirant ſon bras pour cacher un trou au coude, que je ne fis pas ſemblant d'avoir vu. Après une pauſe, pour laiſſer naître mon reſpect, il pourſuivit d'un ton de dignité. — Mon arriere grand-pere mangea ſes terres, & laiſſa peu de choſe à mon grand-pere, qui ne laiſſa rien à mon pere, qui ne m'a rien laiſſé... & me voici.

J'avais pluſieurs freres. L'indigence de mon pere ne lui permettant pas de

nous pouſſer dans le monde, mes freres ſe firent tailleurs, cordonniers, &c. Moi, me ſentant des inclinations plus relevées, je fis des études; j'appris quelques mots de latin & la meſſe par cœur, & j'obtins une très-chétive cure. Il s'en préſenta une meilleure; je devais l'emporter ſur mes rivaux: malheureuſement un jour que je m'étais haſardé à prêcher contre l'ivrognerie, j'entrai dans un cabaret; il faiſait chaud, j'étais altéré, & ..... —Et le diable vous tenta? — Hélas! oui, Monſieur; il me joua un tour de ſon métier; il me fit avaler plus de vin que je n'en pouvais porter. Le lendemain je me trouvai ſur mon lit, ſans ſavoir comment j'y étais venu. Mon hiſtoire ſe divulgua, & adieu la cure! De dépit je renonçai aux ſoins des ames; je quittai le pays; j'embraſſai la profeſſion de voiturier, & me voici.—Vous fîtes un terrible ſaut, du ſiége d'une cure à celui d'un car-

roſſe. — J'en eus bien un peu de honte & de regret; mais je me conſolai en voyant que les chevaux étaient bien plus faciles à conduire que les hommes, & qu'ils me laiſſaient aimer & boire tout à mon aiſe.

— Vous êtes-vous marié, maître *Cukin*, depuis votre arrivée en ce pays? — Oui, Monſieur... Hélas! je ne le ſuis plus, ajouta-t-il, avec un ſoupir qu'il donnait ſans doute à ſa femme. — Avez-vous eu quelques enfans? — J'en ai eu quatre; le dernier coûta la vie à ſa mere. — Vous l'aimez, ſans doute, autant que les autres! — Oh! Monſieur, je l'aimais pour lui & pour celle qui l'avait mis au monde... le pauvre *Charlot!*... il était ſi joli; c'était le vivant portrait de ſa mere; quand je le baiſais, je croyais les embraſſer tous deux.... Au retour de mes voyages, vous euſſiez vu mes petits *Cukins*, joyeux de mon arrivée, ſauter, danſer autour

de moi, me preſſer de leurs petits bras, & vouloir tous le premier baiſer. — Et maintenant?... — Hélas! la mort me les a pris tous... je rentre dans ma maiſon comme dans une maiſon étrangere; je n'y trouve rien... plus rien, & n'ai d'autre deſir que de recommencer un voyage... — Mon cher *Cukin*, la mort frappe tous les hommes indiſtinctement. — Je le ſais bien, Monſieur; mais il me ſemble que chacun ne devrait quitter la vie qu'à ſon tour... Le pauvre *Charlot*, par exemple.., ne devais-je pas mourir plutôt que lui?... Si, du moins, le ciel me l'avait laiſſé! tenez, Monſieur, je ſuis bien miſérable; mais j'aurais donné, ſans regret, chevaux & voiture, tout ce que j'ai pour le conſerver... Pauvre *Charlot!*... je ne te verrai plus!... En achevant ces mots, il eſſuya quelques larmes avec la manche de ſon manteau, ne s'embarraſſant plus que j'y viſſe le trou...

qu'il m'avait caché en me parlant de ſa nobleſſe. — Mon ami, il faut vous remarier ; vous pourriez avoir un nouveau *Charlot.* — Oui, Monſieur, mais je pourrais le perdre encore !

Cet homme ſera toujours mon cocher. Quand l'ennui, qui va ſi ſouvent en carroſſe, me gagnera, je monterai ſur le ſiége de maître *Cukin*, qui me contera ſon hiſtoire ; il me parlera de *Charlot ;* il paſſera ſur ſes yeux mouillés de pleurs, ſa vieille manche, en oubliant l'honneur de ſes ancêtres ; & je lui dirai : — Maître *Cukin*, la ſenſibilité de l'ame, voilà la vraie nobleſſe !

CHAPITRE IV.

LES QUINZE SOLS.

CE curé défroqué me rappella ce qui m'était arrivé avec quelques-uns de ſes confreres. Il faut, lecteur, que je vous le conte.

Le haſard me fit un jour dîner chez un curé, qui traitait tous ceux des villages voiſins. Le dîner fini, ils m'accompagnerent & m'entreprirent ſur la controverſe. Je leur pouſſai quelques argumens qui les échauffe-rent. Tout à coup l'un d'eux, de l'air d'un homme qui va terraſſer ſon ad-verſaire, prononça cette vigoureuſe apoſtrophe : — Votre *Calvin*, quel nom lui donnerez-vous, quand vous ſaurez qu'il doit encore quinze ſols aux deſcendans d'un aubergiſte d'*An-necy*, qui les avait écrits ſur ſon livre

de *notes*, d'où ils n'ont point été effacés ? C'eſt un fait qu'il ne tient qu'à vous de vérifier, & dont on ne lavera jamais la mémoire de ce prétendu réformateur. — Tous les curés triomphans applaudirent, pleinement convaincus que les quinze ſols de *Calvin* faiſaient pencher la balance du côté du catholiciſme.

Je ne voulus point répondre à ce terrible argument, de crainte d'émouvoir trop fortement leur bile théologique, & de m'attirer quelque mauvaiſe affaire en Savoie. Me tenant pour vaincu, ils ne ceſſaient de me railler ſur *Calvin*; mais, dès que nous eûmes touché terre proteſtante : — Meſſieurs, connaiſſez-vous l'auberge où *Calvin* fit cette dette. — Sans doute, répondit l'argumenteur, chacun la connaît, car je la montre à tout le monde. — Eh bien! voilà les quinze ſols, avec les intérêts, & qu'il n'en ſoit plus parlé!

Après les avoir quittés, j'arrivai chez la jeune marquiſe de T***, femme du bon ton, bien vive, bien ſémillante, tenant à ſes opinions comme à ſes modes, chargeant de ſon ſalut un confeſſeur, qui devait la trouver trop jolie pour le ſien. Mon hiſtoire l'amuſa, quoiqu'elle fût catholique. — Nos curés ſont très-plaiſans; mais avouez auſſi que, dans votre religion, vous avez des idées bien ſingulieres; vous croyez, par exemple, manger .... ah! ah! ah! ah! — Comment donc, Madame! c'eſt vous qui êtes dans cette opinion, & non pas moi. — Point du tout, Monſieur; c'eſt bien vous qui le croyez: ne n'imputez pas de pareilles... Le confeſſeur entra dans cet inſtant. — Mon révérend pere, que vous venez à propos! Imaginez que Monſieur oſe me ſoutenir que c'eſt moi qui crois manger ....! — Oui, Madame, certainement, c'eſt vous qui le croyez. — Ah!

— Ah! Monſieur, me dit la Marquiſe, oui, c'eſt moi qui le crois; je vous fais un million d'excuſes. — Madame, cela n'en vaut pas la peine... & je me retirai.

CHAPITRE V.

L'AIMABLE ENFANT.

BON Dieu! qu'allais-je faire! j'allais oublier *Henri*, mon cher *Henri*, à qui je viens d'envoyer un petit habit complet de dragon. Ah! maître *Cukin*, je ne vous euſſe jamais pardonné cet oubli!

Etant deſcendu de mon ſiége, avant d'entrer à *Orbe*, j'entendis — Prenez, mon cher *Picard*, prenez, je vous en prie; il m'en reſte plus qu'à vous. — Je me retourne & je vois un ſoldat invalide, à qui un enfant offrait quelques ſols. Le ſoldat les refuſait, & le careſſait comme s'il les eût acceptés. Tout à coup je vois l'enfant s'éloigner d'un air ſatisfait. Je m'approche: — Mon ami, à qui appartient cet enfant? — Ah! Monſieur, c'eſt bien

le plus brave petit cœur... Dans un tems j'ai ſecouru ſa mere ; depuis qu'elle eſt morte, ce pauvre petit *Henri* fait des meſſages dans une maiſon où on l'a pris par pitié, &, ſe ſouvenant de ce que j'ai fait pour ſa mere, il m'apporte toujours la moitié du peu qu'on lui donne chaque ſemaine... & encore aujourd'hui la moitié de ſes étrennes... Le pauvre enfant! je ne l'ai pas acceptée.

Henri ſautait à quelques pas de-là, & voulant franchir un foſſé, reſta dedans. Son ami le ſoldat, quoique vieux & eſtropié d'une jambe, s'avança du mieux qu'il put pour le ſecourir, & tomba. *Henri*, que je tirai promptement du foſſé, ne fut pas plutôt debout, qu'il courut vers le ſoldat pour lui prêter ſes petits ſecours. Le ſoldat s'était bleſſé, &, en ſe frottant la jambe, regardait *Henri* : — Mon cher *Henri*, t'es-tu fait mal ? — Et vous, papa ?

Je pris *Henri* dans mes bras; il était ſi intéreſſant! — Vous aimez bien ce ſoldat, mon petit ami? — Oh, oui, c'eſt mon ſecond papa, depuis que ma mere eſt loin. (Le pauvre enfant ne ſavait pas ce que c'eſt que la mort.) Il m'a ſemblé que vous lui donniez de l'argent? — Oh! non, je badinais. — Ne mentez pas, mon cher ami; j'ai vu que vous lui en donniez, & je vais lui dire... — S'il vous plaît, Monſieur, (reprit-il tout bas) s'il vous plaît, ne lui dites rien; il ne le voulait pas; je l'ai gliſſé dans ſa poche.

Chez un *enfant pauvre*, les ingénieux artifices de la charité la plus délicate; & chez tant d'*hommes riches*, les ſubterfuges les plus groſſiers pour ſe ſouſtraire à la douce bienfaiſance!

CHAPITRE VI.

LE RUBAN.

A MON premier paſſage à *Orbe*, avant de me ſéparer de *Roſe*, j'avais acheté un ruban pour le lui offrir. — *Roſe*, ſouvenez-vous de moi toutes les fois que vous en parerez votre tête. — Monſieur... abaiſſant ſes doux regards & faiſant la plus jolie révérence... je n'ai pas coutume d'accepter... — Prenez, ma fille, dit le pere, ce ſont des étrennes. (Nous étions au dernier de décembre.) *Roſe* prit le ruban tout à coup... Hélas! ce n'était pas pour moi qu'elle l'acceptait, c'était pour le jour de l'an!... Je le plaçai ſur ſon chapeau; elle m'en parut plus jolie; je me ſentis plus ému, & j'attribuai au ruban ce qui était l'effet d'une plus grande attention à ſa figure,

& du plaiſir que je goûtais à lui voir quelque choſe de moi.

Que vis-je à mon retour! le ruban à la boutonniere d'un jeune payſan, aſſis très-près de *Roſe* au coin du foyer de l'auberge. Je compris à l'inſtant pourquoi *Roſe* l'avait ſi ſubitement accepté. Je lui jetai un regard qui diſait: « Ah! » *Roſe*, quand je me croyais un rival, » je ne penſais qu'à *Fripon*. » Ses yeux me répondirent en ſe baiſſant: « Vous » aviez donné des étrennes à celle que » vous aimiez; je les ai données à » celui que j'aime. »

Voyageurs, qui paſſez à *la Sarâ*, voyez *Roſe*, aimez-la, careſſez-la; mais ne lui donnez point de ruban!

CHAPITRE VII.

LA JOUTE.

VOYANT à quelques pas de *la Sara* une foule de peuple, nous demandâmes ce qui l'attirait, & nous apprîmes que c'était une joûte d'un cochon contre un homme, ou d'un homme contre un cochon.

Ce jeu eſt né chez les Anglais. On exerce un cochon à ne point ſe laiſſer prendre; puis on lui graiſſe le corps, de maniere qu'il échappe aux mains qui veulent le ſaiſir. Celui qui en vient à bout eſt proclamé vainqueur, couronné de lauriers, reconduit chez lui au ſon d'une trompette, & le cochon eſt le prix de ſa victoire.

Ainſi, dans leurs fêtes publiques,
Par l'honneur les Grecs appellés,

Dans un grand cirque raſſemblés,
Célébraient les jeux olympiques.
Tel que l'on vit avec terreur,
Des brigands l'exterminateur;
Hercule, d'un bras invincible,
Mettant à mort une hydre horrible,
Et la foulant d'un pied vainqueur:
Tel, plein des feux de la taverne,
Parut à nos yeux *Jean Tiépon*;
Non pour dompter l'hydre de Lerne,
Mais pour ſoumettre un gros cochon.
Pindare, prête-moi ta lyre!
Si-non, quitte les ſombres bords;
Toi ſeul peux dignement redire
Ce que fit *Tiépon* pour réduire
Un porc qui brave ſes efforts.
Dès que l'on ouvre la carriere,
Le cochon s'élance, &, ſoudain,
Couvert d'une noble pouſſiere
Tiépon vole ſur ſon chemin.
Jadis, d'une main guerriere,

Par ſa queue il le prend en vain ;
Hélas ! d'un ſeul coup de derriere,
Le cochon gliſſe ſous ſa main !
Tiépon redouble de courage,
Et laſſe enfin ſon ennemi ;
Jamais *Tiépon* d'un avantage
Ne ſe prévalut à demi.
Tandis que le porc ſe repoſe,
Il vient pour le ſaiſir ſans bruit ;
Mais, entre les jupes de *Roſe*,
Epouvanté le cochon fuit.
Il croit y braver la tempête ;
C'eſt en vain ; *Jean Tiépon* l'a vu !
D'un bras que nul jupon n'arrête,
Ce héros, fondant ſur la bête,
Dit qu'il tient le poil dū vaincu.

CHAPITRE VIII.

LE MARQUIS DE L....

EN rentrant dans l'auberge de *la Sara*, je rencontrai M. le marquis de L...., homme d'eſprit, écrivain charmant, dont les ouvrages légers iront à la poſtérité ſur des ailes de papillon. Il ne m'apperçut pas d'abord, & je ne me fis connaître à lui qu'après avoir vîte barbouillé quelques vers, que je lui fis préſenter par la jolie *Roſe*, ſous les habits de la *Folie*.

VERS préſentés par LA FOLIE, *à M. le marquis de L...., le premier jour de l'an* 1786.

Cher Marquis, je ſuis la *Folie*,
Recevez mes plus tendres vœux;

Que par vous toujours embellie,
Je plaiſe en tout tems, en tous lieux.

Eſt-il étonnant qu'une Amie,
Dont vous êtes le ferme appui,
Vienne ſouhaiter longue vie
A ſon plus charmant favori?

Qui de plus près que vous me touche?
N'avez-vous pas toujours porté,
Dans vos yeux ma vivacité,
Et mes grelots dans votre bouche?

Mais, cher Marquis, en vérité,
Quel nom donner à ma ſottiſe!
Dois-je louer, avec franchiſe,
Votre eſprit, votre aimable ton?
A ma nature je déroge,
Car dès que je fais votre éloge,
On me prendra pour la *Raiſon*.

Le Marquis lut ces vers, ou plutôt

ne les lut pas. J'aurais dû le prévoir ; il était tout entier à *la Folie*, qui les lui avait préſentés.... Ah ! Marquis, Marquis, comme vous regardiez *Roſe* !

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

LE PETIT MENDIANT.

J'ALLAIS partir & quitter *Roſe* une ſeconde fois ! J'aurais bien voulu reprendre *Roſe* & *le traîneau*, dût le pere nous accompagner encore, & regarder quelquefois derriere lui ; mais je ne pouvais reprendre que le traîneau ſeul... & qui eût rempli la place de *Roſe ?* Tout le long de la route j'aurais eu l'ennui de voir cette place vuide... plus vuide qu'aucune autre ! J'aurais ſongé tout le long de la route que cette place avait été occupée, & qu'elle ne l'était plus... Je n'aurais eu plus de ſecouſſe à deſirer, plus de gêne, plus de chûte ... plus de plaiſir. L'ingrate *Roſe*, à la vérité, avait ôté mon ruban de ſon chapeau pour le

donner... à mon rival *Jean Tiépon*; auſſi ne voulais-je la voir que pour lui faire de nouveaux reproches. Tandis que ces triſtes réflexions m'occupaient, je l'apperçus tout-à-coup au détour d'une rue... qu'elle était jolie! J'oubliai le chapeau, & ne vit plus que la figure. Atteindre *Roſe* eût été l'affaire d'un inſtant; mais un petit mendiant auſſi obſtiné à me pourſuivre que le maître de la pipe, ſe mit au-devant de moi, & retardait ma courſe. Je tenais en main un fouet que je levai ſur lui pour l'épouvanter. — Eh! Monſieur, me dit-il en tendant ſes petits bras ſupplians vers mon fouet, battez-moi, mais, je vous en prie, ne me frappez pas ſur la jambe où j'ai mal! — Je m'arrêtai; je tendis en ſouriant la main à cet enfant... & *Roſe* alla où elle voulut.

L'amour, me dis-je, n'eſt donc pas le premier ſentiment qu'imprima dans

notre ame le ſceau de la divinité ! Mécaniſme admirable ! toutes les autres cordes du cœur ſe taiſent, quand celle de l'humanité vient à frémir.

CHAPITRE X.

LES NOCES.

NOTRE cocher s'arrêta près de *Coſſonay*, pour voir paſſer une troupe de payſans & de payſannes, ornés de bouquets de myrthe, & laiſſant floter ſur leurs chapeaux un ruban roſe, banderole des plaiſirs du village.

A leurs geſtes, à leurs cris d'allégreſſe, je crus que Bacchus leur épanouiſſait la rate; mais ce n'était que l'ivreſſe de la gaîté; & il me ſemble qu'on ne l'a bien qu'aux champs.

— Salut, mes amis! vive la joie! — En nous voyant, ces heureux villageois pouſſerent de nouveaux cris, comme s'ils euſſent voulu communiquer leur plaiſir en le montrant. Leurs chapeaux volerent en l'air en notre honneur, & le joueur de violon racla

ſes aigres cordes avec plus de vivacité que jamais.

J'attrapai depuis le ſiége un des chapeaux enrubannés, qui avaient été jetés en l'air, & je le mis ſur ma tête... J'étais sûr que de tous les chapeaux du monde nul ne m'irait auſſi bien que celui-là. En effet, ces bonnes gens applaudirent en faiſant des *recaffées* (1), & le maître du chapeau lui-même ne s'apperçut pas qu'il n'en avait plus. Dès ce moment je fus dans leurs bonnes graces, & je deſcendis du ſiége du carroſſe pour jouir plus long-tems du ſpectacle de leur bonheur. Si les jouiſſances villageoiſes ne ſont pas les plus recherchées, ce ſont les ſeules que l'on aime toujours. C'eſt qu'elles ſont plus près de la nature.

Je me mêlai parmi quelques jeunes villageoiſes. Un jupon court, un blanc

(1) *De grands éclats de rire.* Terme du pays.

corſet, ajuſtement ſimple, mais propre, laiſſaient tout à faire à des charmes qui n'avaient beſoin d'aucun ſecours. Leur joli minois, leurs graces naïves, me firent oublier les beautés des villes... Je ne les oubliai pas; je n'y penſai plus. C'eſt ainſi qu'en ſortant de chez un fleuriſte qui, par ſon art, donne aux fleurs un éclat nouveau, j'aime encore à repoſer dans les champs ſur un tapis de ſimples violettes, dont l'odeur flatte mes ſens & ne les étourdit pas.

J'appris que les noces de *Juſtine* & de *Julien* occaſionnaient cette fête. *Julien* était un garçon ſage, rangé, qui n'avait aimé que *Juſtine*. Quoiqu'elle ne fût pas la plus belle de ſes compagnes, elle n'en avait pas moins mérité d'être préférée. Souvent les charmes de la figure trouvent des infideles, que les qualités de l'ame euſſent retenus; & *Juſtine*, en donnant ſon cœur à *Julien*, lui apportait la dot la plus deſirable.

Ces deux amans avaient borné le cercle de leur exiſtence au territoire de leur village ; ils n'en étaient jamais ſortis..... Mais le bonheur ſe meſure-t-il à l'enceinte que nous parcourons ? *Julien*, aimé de *Juſtine*, de ſes parens, dont il avait toujours fait la joie, & de tous ſes voiſins, qu'il ne ceſſait d'obliger, *Julien* aurait-il pu trouver dans le reſte du monde la félicité qu'il goûtait dans ſon petit coin de terre ? Je n'en crois rien.

Le mariage de *Juſtine* aurait été célébré depuis quelques ſemaines ; mais on l'avait différé juſqu'à l'époque des noces de cinquante ans du biſaïeul & de la biſaïeule de *Julien*. Ce couple plus qu'octogénaire, n'était point préparé à cette fête ; on avait voulu le ſurprendre. La bande joyeuſe ſe dirigea d'abord vers leur cabane, d'où on les pria de ſortir. Ils parurent... Quel moment pour eux ! ils ſe trouvèrent tout-à-coup au milieu de leurs

enfans, petits-enfans & arriere-petits-enfans, qui, à leur paſſage, formerent une haie, & tendirent tous à la fois leurs bras pour les embraſſer.

Je m'approchai du bon vieillard, à qui je donnai la main pour le ſoutenir. Il ne ſavait lequel de ſes enfans lui était le plus cher, lequel il devait embraſſer le premier. Je vis couler de ſes yeux preſqu'éteints des larmes d'attendriſſement, & je ſentis ſa main trembler dans la mienne, tant il était ſaiſi à la vue de tous les liens, grands & petits, qui l'attachaient encore au monde. Il ne pouvait faire un pas, ni jeter un regard, ſans rencontrer quelqu'un qui ne lui dût l'être, & qui ne l'aimât comme un pere; il ſe trouvait dans une nature dont il était, pour ainſi dire, le créateur.

— Bon pere, lui dis-je, n'êtes-vous pas au plus beau jour de votre vie? — J'en eſpere un plus beau pour moi & mes enfans. — Lequel? — Celui

où l'Eternel me jugera avec eux!... Je crus voir cette longue ſcene d'innocence qu'offrirait à Dieu une vie de quatre-vingt-ſix ans.

Nous marchâmes le long de la haie, & deſcendîmes ainſi, de génération en génération, juſqu'à *Julien* & *Juſtine*, qui partagerent avec leurs ancêtres leur bouquet de noces. Des bouquets avaient peu de charmes pour eux; mais avec quel plaiſir ils reçurent ceux qui venaient de leurs petits-enfans! ils en reſpirerent l'odeur, & témoignerent leur ſatisfaction par les regards les plus affectueux, les paroles les plus douces, & les embraſſemens les plus tendres. Je comparais leur vieilleſſe aux derniers jours de l'hiver, que couronnent les fleurs du printems.

A l'étonnement que montra le vieillard, en paſſant au milieu de ſa poſtérité raſſemblée des villages les plus éloignés, je me formai une idée de

celui du premier homme revenant dans ce monde, & parcourant la haie de de toutes les générations qui, depuis lui, ſe ſont ſuccédées ſur le globe où il s'eſt trouvé ſeul. Je me demandais qui je placerais au bout de cette chaîne immenſe, pour que notre premier pere, en y arrivant, ſourit à ſa poſtérité ? Serait-ce un grand de la terre, un monarque, un conquérant ? non... la vertu ſimple & modeſte, un *Julien*, une *Juſtine*.

Je voudrais qu'alors tous ceux qui ont été les fléaux de la terre, les fanatiques, les perſécuteurs, les tyrans, les oppreſſeurs de leur patrie, traverſâſſent le genre humain, & que toutes les générations levaſſent ſur eux le doigt du mépris ; tandis qu'elles s'inclineraient devant ceux qui les ont honorées, & chanteraient un hymne à leur louange.

Nous allâmes au temple. Tous les habitans du village nous y accompa-

gnerent ; ils ſemblaient ne former qu'une même famille... & ne la formaient-ils pas ? Les liens du ſang ſont-ils plus forts que ceux de l'amitié & des bonnes mœurs ? A l'air de gaîté qui régnait ſur leurs viſages on eût dit qu'ils ſe mariaient tous !

Juſtine & *Julien* furent unis ; la ſanction divine conſacra les ſermens de s'aimer, que leurs cœurs avaient déja faits depuis long-tems.

La religion ne me paraît jamais ſi ſainte & ſi auguſte, que lorſqu'elle aſſure notre félicité ; le bonheur des hommes ne pouvant qu'être le premier but de leur créateur.

Le biſaïeul, l'aïeul & le pere de *Julien* offraient, avec leurs épouſes, l'exemple d'une union que rien n'avait troublée.

Avant que de ſortir du temple, le biſaïeul s'arrêta au milieu de toute ſa famille, dont le profond reſpect atteſtait la préſence de l'Etre ſuprême. Il

prit les mains des époux : — Mon cher *Julien*, ma chere *Juſtine*, vous êtes réſolus, ſans doute, de vous aimer toute votre vie, & de vous conduire en gens de bien? — Ne l'avons-nous pas promis à Dieu?... & ils baiſaient les mains du vieillard. — Eh bien! ajouta-t-il en tournant ſa tête auguſte vers le Ciel, & lui préſentant *Julien* & *Juſtine*; ſi, pendant quatre-vingt-ſix ans, bienfaiteur des hommes, tu as verſé ſur moi tes bénédictions, entends le dernier vœu que t'adreſſe le cœur d'un pere! puiſſent-ils, au bout d'un demi ſiecle, célébrer comme moi cinquante ans de mariage, dont aucun jour ne laiſſe de remords!... Ses yeux reſterent encore quelques inſtans fixés vers le Ciel... En les attachant ainſi ſur Dieu, il ſentait qu'il pouvait ſoutenir ſa préſence.

Le ſilence général qui ſuccéda à ſes paroles, parut être gardé par tous les

aſſiſtans, pour que l'Etre ſuprême entendît ce vœu du haut de ſon trône, & qu'il fût exaucé!... Il le ſera!

On reconduiſit en triomphe cette famille reſpectable dans un enclos ſpacieux, paré de branches de laurier, de myrthe, de tous les ornemens ſimples que l'amitié avait fait rechercher de toutes parts. On ſe mit à table; chaque mêt fut aſſaiſonné par la bonne joie, par l'épanouiſſement du cœur; aſſaiſonnement le meilleur de tous, le ſeul que le luxe ne peut acheter, & qui ne coûte rien au village.

Je m'aſſis entre deux villageoiſes charmantes. Je ne leur demandais pas de l'eſprit; leurs yeux parlaient ſi bien pour elles, leur bouche était ſi jolie, leur ſon de voix ſi doux!... Un mot, un regard, ne valaient-ils pas les plus brillantes ſaillies? Jamais le rire de la joie n'eſt venu ſi naturellement ſur mes lèvres.

Les époux firent courir un baiſer autour de la table. Mes deux jolies voiſines, quoique jeunes & timides, ne firent pas plus difficulté de me le donner, que je n'en fis de le leur rendre. Dans les grandes villes, à cette ingénuité on eût ſubſtitué des ſimagrées, des minauderies, je ne ſais quelle décence hypocrite... Un refus y eſt moins modeſte qu'une faveur au village.

A la fin du repas je vis un payſan tirer un papier de ſa poche, & chanter un couplet qu'il avait compoſé en l'honneur de *Julien*. Je confeſſe que je fus très-étonné de me trouver vis-à-vis d'un poëte, & qu'un ſot amour-propre m'empêcha, un moment, de l'avouer pour un de mes confreres. Je me ſouvenais bien qu'*Apollon* avait été berger; mais comment croire que *Nicolas* fut *Apollon!* J'en pris cependant mon parti; la chanſon de maître

Nicolas partait du cœur, & j'applaudis plus à ſon couplet, qu'aux plus belles phraſes académiques.

Chanſon de NICOLAS.

A la ſanté de *Juſtine* & *Julien*,
Amis, vuidons bouteille;
Nous les aimons autant qu'ils s'aiment bien;
Ainſi, vive la joie!

— Mais... Monſieur... il me ſemble que bouteille & joie... ne riment qu'un peu? — Pardon, mon cher libraire... je ne m'en étais pas apperçu. D'ailleurs, je n'épilogue pas le plaiſir qu'on me donne.

Au repas ſuccéda le bal; & tous nos villageois & villageoiſes de ſauter, non d'après l'inſpiration du violon, mais d'après celle du cœur. Leurs geſtes, leurs ſauts, auſſi gais que leurs paroles, me paraiſſaient ſi bien la véritable *danſe*, que je n'oſai battre un entrechat, & que je ſautai comme eux.

Jean pouſſait *Claudine*, *Claudine* pouſſait *Jacques*, *Jacques*, *Marie*... On tombait ſans le vouloir; on s'embraſſait le voulant bien: le tout ſur le compte de la chûte. On riait, & tout était dit.., O bonnes mœurs du village!

Enfin, on forma un rond, au milieu duquel on mettait un danſeur, tandis que les autres, en ſautant autour de lui, l'invitaient à embraſſer la plus jolie villageoiſe.

Ronde.

Puiſque juſqu'à la fin du monde,
Et lon lan la,
On doit boire & s'embraſſer;
Et lon lan lé,
Bois & choiſis à la ronde
Celle que tu veux baiſer.

J'eus mon tour, & je donnai à *Juſtine* un baiſer (dont ſon époux ne ſe fût pas mieux acquitté, quoiqu'au premier

jour de ſes noces,) tandis que ces bonnes gens battaient des mains pour applaudir à mon choix.

La nuit qui s'approchait, me força de les quitter. Je m'éloignai, en deſirant d'être témoin de la même fête dans cinquante ans, comme le vieillard l'avait ſouhaité à *Julien*, & d'embraſſer alors *Juſtine* avec le même plaiſir que je venais d'éprouver.... mais... hélas!

Où étais-tu, bon *la Joye?* Toi que les jeux d'un enfant intéreſſe, & dont le rire ne quitte les lèvres qu'à la vue de l'humanité ſouffrante... Tout un village était heureux!.... Mon cher *la Joye*, *où étais-tu?*... *Henri IV* écrivait ces derniers mots à *Crillon*, après une bataille... Lecteur, fuſſiez-vous *Français*, n'ai-je pas mieux placé ces mots qu'*Henri IV?*

CHAPITRE XI.

LA NUIT.

LA nuit commençait à couvrir la terre ; ſes mélancoliques ténebres effaçaient peu-à-peu dans mon ame les douces impreſſions que la ſcène précédente y avait laiſſées. Le feu du plaiſir que je venais de goûter, s'étaignait ſous l'âpreté du froid dont j'étais ſaiſi ; les bois me préſentaient une obſcurité ſilencieuſe ; l'univers me ſemblait vieilli.

O nuit ! tu ne peux qu'attriſter l'homme ! tu lui montres une partie de la grande nuit qui a précédé les aſtres, & qui doit les engloutir !

Le ſoleil & la nuit ſe diſputent le monde. La nuit, quoiqu'éternelle, diſparaît devant ſon brillant adverſaire ; mais cet aſtre eſt un Monarque

qui foule quelque tems la tombe où il doit être enſéveli.

Mes réflexions prenaient la ſombre teinte de la nature, & mettaient toutes les fibres ſenſibles de mon être à l'uniſſon des cris qui vinrent les ébranler.

CHAPITRE XII.

LOUIS ET NINA.

—*OISEAU de mort ! Oiſeau de mort !* —Et je vis un payſan s'enfoncer dans l'épaiſſeur de la forêt. J'eus le tems d'appercevoir ſa figure, qui me parut intéreſſante; mais ſes joues caves, ſes yeux éteints m'annonçaient le ravage de la douleur.

Oiſeau de mort, Oiſeau de mort, répétai-je le long de la route, en cherchant le ſens que pouvaient avoir ces paroles. Les couleurs dont l'hiver & la nuit peignaient la nature, m'avaient diſpoſé à les entendre; je me rappellais l'air intéreſſant de ce jeune homme; je le croyais malheureux, & ſes triſtes accens réſonnaient au fond de mon cœur.

Arrivé à *Aclan*, & m'étant informé

de lui, je me fis conduire à la maiſon de ſon pere, à qui je dis ce que j'avais entendu. Ce bon homme, ſenſible à l'intérêt que je prenais à ſon fils, me fit aſſeoir en me ſerrant affectueuſement la main, & m'offrit du meilleur vin de ſa cave; je n'en avais pas la moindre envie; ſon ton me la donna. Je bus à ſa ſanté, il but à la mienne. & nous voilà bons amis.

Quand il eut tiſonné ſon feu, & poſé ſes lunettes, il me pria de lui raconter de nouveau ce que j'avais vu & entendu. Il gémiſſait, & m'adreſſait des paroles entrecoupées, comme ſi j'euſſe connu le ſujet de ſes peines. Enſuite il tourna long-tems autour de l'éloge de ſon fils, avant que d'en venir à ſon hiſtoire. J'étais preſſé; mais c'était un pere, un pere malheureux... je partageais le plaiſir qu'il avait de m'impatienter.

—Vous l'avez vu, Monſieur?— Oui, mon brave homme; que lui eſt-

il donc arrivé ? — Eh bien ! mon pauvre *Louis* était amoureux de *Nina*... Vous ne l'avez pas connue, Monſieur ? — Non. — Oh ! c'était bien la fine perle du village... Quand elle était parmi d'autres filles, on ne trouvait qu'elle de jolie ; &, malgré cela, toutes la chériſſaient. Mon fils en était fou, & il avait plu à *Nina*... Ils étaient ſi bien faits l'un pour l'autre !... Il la demanda en mariage ; elle lui fut accordée : ſi bien que *Nina*, moi, mon fils, tout le village, nous allions être heureux ; le jour était déja fixé pour les noces... une maladie... *Nina* mourut !...

A ce mot, ce bon vieillard tourna ſes regards vers le ciel, comme pour lui en demander la raiſon ; il les rebaiſſa bientôt ſur ſes mains jointes, où ſes yeux ne répandirent que deux ou trois larmes, tant la douleur les avait épuiſés ; puis, me frappant le genou, & faiſant un nouvel effort

pour reprendre une voix que le ſentiment de ſes maux étouffait : — Oui, Monſieur, *Nina* mourut... elle mourut!... Que mon fils ne la ſuivit-il? Il n'aurait perdu que la vie ; j'aurais ſupporté ce malheur : mais il a perdu la raiſon!... Vous le ſentez, Monſieur, il n'eſt plus de bonheur pour moi!... Il pencha ſa tête, que je ſoutins de mes mains tremblantes...

— Mon malheureux fils allait tous les jours pleurer dans le cimetiere ; quelquefois il y paſſait la nuit, & je le trouvais le matin étendu ſur la terre qui couvre *Nina*. Bientôt il ne ſortit plus de ſa chambre, & ne ſouffrit pas que perſonne y entrât. Le voyant dépérir, j'ouvris une cloiſon pour l'obſerver. Hélas! le pauvre enfant avait déterré la biere de ſa *Nina* ; il l'avait miſe debout à côté du chevet de ſon lit, & avait placé une pendule au-deſſus. Dès que la pendule ſonnait, il croyait entendre la voix de ſa *Nina*,

qui l'appellait & lui disait de le rejoindre ; alors il embrassait la biere, se jetait à genoux devant elle, & chantait d'une voix si douleureuse,

Oui, ma *Nina*, oui, bientôt,
Je te rejoins au tombeau.

J'avais espéré qu'à force de gémir, sa douleur se calmerait : hélas, Monsieur, un jour ne le voyant point venir à l'heure du repas, j'entre dans sa chambre ; je le trouve privé de tout sentiment, étendu près des restes de sa *Nina*. Dans un égarement d'amour il avait ouvert la biere pour y chercher sa maîtresse... Ce n'était plus elle ; il était tombé évanoui.

Je fis enlever la biere. Quand mon fils reprit connaissance je m'éloignai, feignant de ne m'être apperçu de rien. J'ignore à quoi ce pauvre *Louis* attribue l'enlevement de *Nina* ; mais il ne lui a pas rendu la raison. Il pleure & la nomme sans cesse. Dès qu'il entend

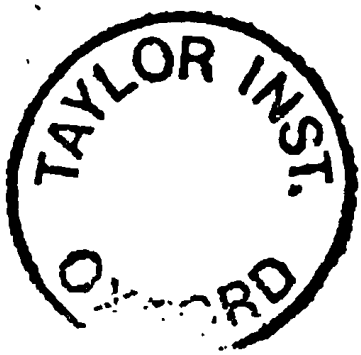
entend le chant d'un coq, le ſon d'une cloche, quelque cri d'oiſeau, ce ſont pour lui la cloche & l'oiſeau de mort; il ſe trouble, il croit que c'eſt *Nina* qui l'appelle... ah! elle ne l'appellera pas long-tems!... Et moi... Et moi!...

Nous nous taiſions tous deux. Ce bon pere!... ce bon pere!... il était trop malheureux pour être conſolé. Un petit chien le voyant pleurer, y parut ſenſible, & voulut lui faire des careſſes; le vieillard le repouſſa ſans le regarder, pour ne pas ſe diſtraire de ſa douleur.

L'exemple de ce petit chien m'enhardit. Je cherchai la conſolation que j'aurais voulu recevoir dans un cas pareil; je la cherchais ſans la trouver, quand *Louis* entra.—Monſieur! Monſieur! n'avez-vous pas vu *Nina?*... Son air égaré, ſon viſage pâle & défait, ſes tourmens, tout m'oppreſſait... je ne pus lui répondre. —Monſieur, ne l'a pas vue, mon cher *Louis*, mais il

l'aime beaucoup. — Il l'aime... repete *Louis* d'un ton affectueux... Il l'aime... *Nina* m'aimait... elle m'aimait... tant... tant.... mais.... il ne peut achever.... Des convulsions crispent ses nerfs; son pere le prend sur ses genoux. Cet infortuné jeune homme tire son mouchoir pour essuyer les larmes du vieillard; il veut le consoler sur ses propres maux; mais tombant bientôt dans un sombre recueillement, il ferme les yeux, penche la tête sur l'épaule de son pere, & perd tout sentiment, en bégayant le nom de *Nina*.

Nous restâmes, le vieillard & moi, les yeux fixés en terre, n'osant jeter vers le ciel un regard.... qui l'eût accusé!


TAYLOR INST.
O...RD

CHAPITRE XIII.

JE CRUS MOURIR.

JE venais de quitter... qui? Je n'en ſavais rien; je ne voyais rien; je marchais au haſard, tant ce qui venait de ſe paſſer m'avait remué profondément.

La nuit devenait plus ſombre; mon imagination s'égarait; je voyais s'enfuir dans l'épaiſſeur des bois les ſpectres de *Nina*, de *Louis*; le ſifflement de la biſe me rendait leurs gémiſſemens; chaque arbre, chaque feuille m'offroit l'*oiſeau de mort*. — *L'oiſeau de mort!* Il t'appellera donc un jour!... quelques années, quelques mois, un inſtant peut-être!... Un oiſeau de nuit ſe fit entendre; je m'écriai: le voilà!

CHAPITRE XIV.

CONSTANCE.

Que de douloureuſes ſenſations je devais ſucceſſivement éprouver ! Je m'acheminais lentement, le cœur angoiſſé ſur *Nina*, ſur *Louis*, ſur ſon pere, lorſque je vis s'arrêter un carroſſe, dans lequel étaient cinq de mes compatriotes. Je crus, un moment, me retrouver dans ma patrie Je m'informai du ſujet de leur voyage ; j'appris qu'ils abandonnaient *Geneve*, pour aller s'établir à *Conſtance*, dans l'eſpoir d'y retrouver en partie le bonheur qu'ils avaient perdu... Ils me le dirent ; je le ſavais, & je le leur demandais encore.

L'un quittait un frere, l'autre une ſœur, l'autre un pere ; chacun n'emportait avec lui qu'une partie de ſon

exiſtence : car, qu'eſt-ce que notre exiſtence, ſi nous ne la plaçons que dans nous-mêmes !

Un vieillard entr'autres me frappa ; ſon viſage auguſte était empreint de cette douleur ſombre que les gens de ſon âge n'exhalent guere au dehors, mais qui leur creuſe un tombeau. Je lui demandai s'il ne quittait perſonne ? — Perſonne ! me répondit-il ; que me demandez-vous là ? .... Je quitte .... ma patrie !

Le ton, ces mots qu'un républicain ſeul peut prononcer, & qu'un républicain ſeul peut entendre, me bouleverſerent. — Quoi ! lui dis-je, d'une voix émue, vous abandonnez une patrie qui vous a ſi long-tems ſervi de mere ? — Je lui ai ſervi quatre-vingt ans de fils ; je n'ai que quelques jours à vivre ; je voudrais les lui donner encore ... je la cherche & ne la trouve plus ... Ce qui me nâvre, au bord du

tombeau ; ce n'eſt pas de mourir, mais de mourir après elle!

Il remit la tête dans ſon carroſſe, pour eſſuyer des larmes que de douloureux ſouvenirs faiſaient couler... Chaque larme de ce vénérable vieillard... quel reproche pour ſes ennemis! (1) —Il reparut. —Jeune homme! me cria-t-il, ſi vous retournez dans ma... les ſanglots lui coupaient la voix ; il ne put prononcer le mot.... —Bon jeune homme, ſi vous y retournez : ah! dites lui encore... adieu!

Je demeurais immobile, le cœur ſerré ; j'étouffais en ſuivant de l'œil ce carroſſe, qui me ſemblait emporter la vertu, le patriotiſme du reſte du monde... Je ne le voyais plus que je le ſuivais encore.... Je me taiſais, craignant de leur dire : revenez!.... Enfin, un ruiſſeau de larmes s'échappa

(1) Cinq ou ſix Genevois.

de mes yeux, & du fond de mon cœur ſortirent ces paroles :

« Allez, chers concitoyens ! puiſ-
» ſiez-vous, ſous un autre ciel, être
» dédommagés des biens que vous
» avez perdus ; biens ineſtimables,
» auſſi rares que les ſentimens qui les
» donnent ! Puiſſent vos vertus atteſter
» aux générations futures ce que vous
» étiez, & ce que devaient être vos
» ennemis (1) ! Et toi, vieillard infor-
» tuné, qui ne jouiras plus de la patrie
» que tu as ſi long-tems honorée, &
» ne feras qu'entrevoir celle qui doit
» naître, puiſſent tes enfans te bénir
» un jour du ſort que tu leur prépares,
» & qu'à ta mort, tout citoyen ver-
» tueux & ſenſible n'approche qu'avec
» reſpect de ta tombe, & ne la quitte
» que réſolu de te reſſembler ! »

Je me tournai vers ma patrie ; je montrai de la main ſes *fils* qui s'en

(1) Voyez la note précédente.

éloignaient, à ceux qui les ont réduits à cette fuite... Je crus leur en avoir dit assez!

CHAPITRE XV.

LA VIEILLE FEMME.

JE regagnais ma demeure à petits pas, en priant le ciel de donner toujours aux peuples un ſouverain aſſez éclairé, pour offrir à des citoyens honnêtes & induſtrieux un aſyle dans ſes états, & en même tems aſſez juſte, pour que des républicains viſſent ſans regret le ſceptre d'un monarque. Tout-à-coup la voix d'un homme qui entonnait un hymne à Bacchus, me tira de ma rêverie.

Sur l'Air : *Auſſi-tôt que la lumiere.*

Si pour embellir le monde,
Jupiter m'eût conſulté,
Dans les lieux où coule l'onde,
Le vin ſeul eût exiſté.

La terre eût été ſa treille,
Et la mer ſon réſervoir;
D'où, pour le mettre en bouteille,
Dieu m'eût fait ſon entonnoir.

Comme je prêtai l'oreille! j'étais l'auteur du couplet. Bon! dis-je en moi-même; voilà une de mes chanſons qui a déja volé au delà de *Morges!*... Je reconnus la voix d'un de mes amis. Eh! qui pouvait chanter, par ce tems, ſi ce n'eſt *la Joye!* Il revenait d'*Yverdun*; il était à pied: mais il ſe trouvait mieux qu'à cheval, car il avait prêté le ſien.

Je vis ſur ſa monture une figure groteſque, que je pris d'abord pour une piece curieuſe, tant j'avais de peine à me perſuader que ce fût une de mes ſemblables. C'était une pauvre vieille, haute de quatre pieds, que *la Joye* avait trouvée au milieu du chemin, demi-morte de fatigue, enveloppée dans un manteau, où la

froid & le jour pénétraient depuis long-tems, & attendant ſans doute la mort; car, comment eſpérer qu'un *la Joye* paſſerait là!

La Joye, en la voyant, s'était arrêté. — Pauvre femme, que faites-vous là? — Hélas! je ne puis plus avancer. — Si vous ne reprenez courage, vous périrez de froid & de faim. — Autant vaut que je meure... je ne ſouffrirai plus... Puis, elle avait remis la tête dans ſon manteau, comme faiſant ſon adieu au monde.

La Joye ému, chercha autour de lui s'il ne découvrirait point quelque bonne ame... il ne trouva que la ſienne. Il deſcendit donc de cheval, quoique fatigué, mit la vieille à ſa place, & chanta pour l'égayer un peu... Ce brave *la Joye* chantait encore quand je le rencontrai... Je fus fâché d'avoir mis fin, non à ſa chanſon, mais au ſentiment qui la lui faiſait dire.

— Eh ! te voilà, mon cher *la Joye !* qui nous amenes-tu là ? — Oh ! parbleu, c'eſt ma maîtreſſe ; je me la réſerve : ne t'en approche pas. — Dès que j'eus vu l'objet de ſes vœux, je n'eus rien de plus preſſé que de me conformer à ſa volonté. — Si c'eſt ta *Dulcinée*, elle eſt au moins bien choiſie pour écarter les rivaux.

La Joye me conta ſon hiſtoire. J'admirai combien ce joyeux Suiſſe, qui riait même de ſes malheurs, était ſenſible à ceux d'autrui. — Tu aurais mieux aimé me trouver avec une jolie fille ? — Point de tout, mon cher *la Joye !* ſi tu avais ramené ta maîtreſſe, elle t'aurait amuſé le long de la route ; mais le ſouvenir de cette bonne femme te flatera le long de ta vie. — Tu as raiſon, mon ami ! ſi je ne l'avais pas ramaſſée ſur le chemin, que ſerait-elle devenue ?... Son état, ſa miſere m'ont fait venir les larmes aux yeux, à moi qui ne pleure jamais. — Pere

la

la Joye, le trait eſt beau, car il ne t'a ſans doute point coûté de peines? — Celle de ſentir que j'avais mangé inutilement à *Yverdun* le peu d'argent que j'y ai porté... Le pauvre *la Joye* regardait la vieille en diſant ces mots, & il remit une ſeconde fois la main dans ſa poche, quoiqu'il ſût qu'il n'y avait rien... O bon *la Joye!* ton cœur parlait un langage dont je ne perdais pas un mot. — N'en parle jamais, ajouta-t-il.... tu ſens.... cette vieille... le monde pourrait me railler. — Le monde! eh? mon ami, en le quittant, tu lui laiſſeras avec ta pouſſiere ſes railleries, ſes éloges... & combien ne priſeras-tu pas le *grand merci* de la pauvre vieille!

CHAPITRE XVI.

MORGES.

J'ARRIVE à *Morges*... C'eſt-là que j'ai revu ma famille... & quelle famille!... A peine eus-je embraſſé mes ſœurs. — *Fanny*, *Jenny*, leur dis-je machinalement; n'avez-vous point vu *Louis*, *l'Aveugle & ſa fille*, *le petit Henri?* Elles ne comprirent rien à ces queſtions; mais enſuite elles ne furent point ſurpriſes qu'elles me fuſſent échappées.

Morges eſt une petite & charmante ville, dont le lac *Léman* baigne les murs, & qui ſemble une breloque de la chaîne des monts dont elle eſt dominée. Le commerce de la vie y eſt agréable; le luxe n'y offre pas ſon inſultant étalage; on ne s'y pique pas de cacher la miſere domeſtique, &

celle de l'eſprit ſous d'éblouiſſans dehors ; on n'y rit pas de l'union conjugale & des douceurs qu'elle procure ; une fauſſe philoſophie n'y écraſe pas les vertus par ſes déſolans ſyſtêmes ; l'heureux eſprit d'égalité y regne plus qu'ailleurs ; le riſible préjugé de *nobleſſe* n'y fait pas de triſtes & ridicules ſéparations... Sur la motte de terre qu'elles habitent, des fourmis marquent-elles, par d'outrageantes diſtinctions, l'inſtant de leur paſſage ?

Morges a des maîtres ; on ne s'en doute pas ; la douceur de leur gouvernement, la liberté qu'ils reſpectent, & l'intégrité de ceux qui les repréſentent, le font oublier. Ses baillifs changent tous les ſix ans... C'eſt dans ce moment une affligeante loi, que je voudrais bien réformer ou ſuſpendre !

Morges eſt au bas d'un côteau magnifique, d'où l'œil découvre au loin ces Alpes majeſtueuſes, qui paraiſſent l'appui des cieux, &, dans un jour

ſerein, le trône du ſilence. Cette immenſe forêt de monts, dont l'éclat ſemble le diſputer à celui de l'aſtre du jour, déploie à mes yeux la chevelure de la terre; leur blancheur me peint ſa vieilleſſe; ils me diſent : « Témoins » de la création, nous voyons les » générations s'enfuir; nous paſſons » ſur les ſiecles, comme toi ſur les » inſtans; mais nous finirons! » Ainſi la trace de l'homme ne reſtera pas même ſur la terre!

L'œil ne quitte ces cimes reſplendiſſantes & terribles, que pour deſcendre, de la hauteur des cieux, ſur des beautés plus douces, ſur des ſites plus gracieux, qui gagnent en agrémens ce qu'ils perdent en majeſté; c'eſt la broderie des Alpes argentées.

Plus bas, les eaux limpides du *Léman* forment un miroir, que la nature ſemble avoir placé au pied de ces rians côteaux, & de ces maſſes ſuperbes, pour y contempler ſes charmes.

Le ſoleil a déja quitté la plaine, qu'il dore encore les cimes des *glacieres*; tant il ſemble regretter d'abandonner à la nuit le plus magnifique tableau que peignent ſes rayons!

O Geneve! ô ma patrie! ſi la diſcorde regne encore dans ton ſein, que tes habitans contemplent la nature au moment où l'aſtre du jour, couronnant les Alpes, la remplit du premier jet de ſa lumiere!... A cet aſpect tous les cœurs doivent être en paix.

Je monte en été ſur ces collines, entre des haies de roſes, de fleurs champêtres, qui arroſent l'air de leurs parfums. Arrivé au ſommet, je me retourne; une extaſe ſilencieuſe, à l'aſpect de tant de merveilles, eſt un hymne au Créateur; hymne ſacré que ma voix craint d'affaiblir.

Etre des êtres! à ton ſignal les mondes échappés du néant, roulerent dans l'immenſité de l'eſpace, & reçurent

des bornes, dans une étendue qui n'en a point!

Toi ſeul as pu parler à la nature, & dire à l'éternité du chaos : FAIS UNE PAUSE!

Je m'éleve en contemplant tes ouvrages, & me crois digne d'en être un, quand je ſens leur ſublimité.

Lorſque j'admire tes innombrables miracles ; que je porte mes regards enchantés de la terre aux cieux, des cieux à la terre, & que je te retrouve par-tout... je me proſterne en ſilence... j'ai vu Dieu!

CHAPITRE XVII & dernier.

LES SAULES.

ENCORE une fois pardon, *lecteur*, ſi je vous ai peint mes ſentimens, plutôt que les lieux où j'ai paſſé. Pardon ſi je ne vous ai point entretenu des monumens, des curioſités, des beaux eſprits de *Golion*, de *la Sara*, &c. Quand les glaces de l'âge, ou peut-être, hélas! une connaiſſance plus approfondie des hommes, auront diminué cette ſenſibilité expanſive, qu'au printems de la vie l'ame porte ſur tous les objets, je dirai ce que j'aurai *vu*; maintenant je dis ce que je *ſens*. J'ai du moins cet avantage ſur tant de peintres des paſſions, qu'ils n'ont écrit que lorſque l'âge d'aimer, le feu de la premiere jeuneſſe était paſſé, ou preſqu'éteint... d'après des

ſouvenirs..... moi, j'aime & j'écris.

Je me plais à croire qu'on n'a point oublié l'infortuné *Louis*; qu'on deſire d'aprendre ce qu'il eſt devenu. Et moi, je me ſoulagerai en en parlant encore!

Je retournai à *Aclan* il y a quelques jours. Le tems était ſi doux, les derniers rayons du ſoleil coloraient les nues, le diadême des Alpes (1) & le Léman d'une ſi belle teinte d'or & d'azur; le chant de quelques oiſeaux avant-coureurs du printems, était ſi gai; tout m'offrait une nature ſi riante, que j'eſpérais n'y plus trouver de malheureux.

J'arrive à la cabane du pere de *Louis*; je le demande: un payſan me le montre dans les champs; cet homme eût pu me donner des nouvelles de *Louis*..... je n'en voulus apprendre que du pere.

---

(1) Le mont blanc.

Il était occupé à déraciner un arbre. A ſon peu d'empreſſement à venir au-devant de moi ; à ſes regards tournés quelquefois de mon côté, reportés enſuite ſur ſon ouvrage, je vis qu'il n'avait plus rien à me dire.

— Bon homme, comment ſe porte *Louis ?* — Il ne ſouffre plus, me répondit le vieillard d'un ton triſte, qui ne me ſemblait pas fait pour ces paroles ; & en me montrant l'arbre déraciné..... puis, il me demanda quelle heure il était ? — Cinq heures. — C'eſt le moment de ma viſite..... Il poſa ſa bêche, &, ſans dire mot, il me conduiſit au lieu où je devais trouver *Louis*. Nous marchions en ſilence... je craignais de le queſtionner... Il m'aurait parlé le premier, s'il eût eu de bonnes choſes à m'apprendre.

Nous arrivons dans un lieu clos ; je me demande ce que ce lieu pouvait avoir de commun avec *Louis ?*... Une tête de mort, que je fis rouler avec

le pied, me répondit : *un cimetiere.* Une ſueur froide couvrit mon corps ; le pere eût pu ſe diſpenſer de me dire : *c'eſt ici.* En proférant ces mots, il s'arrêta dans un coin du cimetiere, où deux arbres nouvellement tranſplantés uniſſaient leurs rameaux. — Qu'eſt-ce que ces arbres ? — Ma famille, me répondit-il, en les embraſſant...

Louis, dans ſon lit de mort, avait demandé que ſa foſſe fût creuſée près de celle de *Nina ;* on le lui avait promis, & il était mort ſans regret. Le vieillard avait ſatisfait au deſir de ſon fils, & planté ſur la terre qui couvrait ces amans fideles, deux *ſaules pleureurs*, auprès deſquels il venait tous les ſoirs invoquer Dieu pour ſes chers enfans.

Tandis que mon cœur ému cherchait, pour ainſi dire, ſur ces *ſaules* quelques traits de *Louis* & de *Nina*, & voulait reconnaître lequel était *Louis*, lequel était *Nina*... je vis le

reſpectable vieillard tomber à genoux & tourner ſes regards vers le ciel. Je l'imitai par un mouvement involontaire ; & jamais temple ne m'inſpira tout le reſpect dont je fus alors pénétré. Ce pere parlait à l'Etre ſuprême... Je crus ne plus voir l'immenſité des cieux entre Dieu & lui !

Nous nous relevâmes & ne pleurâmes point. *Louis* & *Nina* nous paraiſſaient jouir d'une douce paix ; la tranquillité de l'air, le calme des *ſaules*, nous offrait celui de leur tombe. Je vis, à la ſérénité du pere, qu'il ſe flatait de repoſer bientôt à côté d'eux.

Avant de quitter le cimetiere, je coupai deux branches de ces arbres amis, à qui je ſouhaitai un éternel printems. Le pere ne conſentit qu'avec peine à me céder ces deux branches. Ces *ſaules* ſemblaient lui reproduire ſes enfans.... Il ne pouvait en détacher ſes regards.

Je fis graver cette épitaphe ſur une

pierre, qu'on a placée au pied des *ſaules*:

Louis perdit *Nina*, ſon amante fidelle,
Il en mourut... De ces ſaules pleureurs
Qu'à jamais la préſence aux cœurs tendres rappelle
Leur union & leur malheur.

J'ai planté mes deux branches dans mon *Elyſée*; elles ſont pour moi le ſymbôle de l'amour; depuis que je jouis de leur vue, les fleurs me ſemblent avoir perdu leurs charmes. Chaque jour je viſite ces rameaux chéris, à la même heure où le bon vieillard va faire ſa priere ſur la foſſe de *Louis* & de *Nina*.

Fin de la troiſieme & derniere partie.

LETTRE

LETTRE DE M. M***.

A L'AUTEUR. (1)

Geneve, 27 mars 1786.

RECEVEZ, Monſieur, mes remercîmens du plaiſir que m'a procuré votre charmant Voyage ſentimental ; je croyais *Sterne* mort depuis long-tems, je vois à mon grand étonnement qu'il vit encore : votre *Épître dédicatoire*, votre *hiſtoire du mouton*, celle de *Roſe*, du *petit écu*, du *béquillard*, d'*Henri* & de l'*aveugle*, me ſemblent digne de ſa plume, ainſi que votre double inſcription ſur la porte du cimetiere, &c.

(1) Quelques perſonnes nous ont paru deſirer les lettres auxquelles cet ouvrage a donné lieu, mais nous n'avons pu nous procurer que les deux ſuivantes.

Note des Editeurs.

Que votre amour ſi général,
Peint bien la fougue de notre âge !
Lorſque vous partiez pour le bal,
Malgré la nuit, les vents, l'orage,
Avec vous j'étais à cheval,
Et mon cœur était du voyage.
Avec Roſe j'ai renverſé
Comme vous ſans avoir d'alarmes ;
Puis avec de Blas j'ai valſé,
Et ſur Nina verſé des larmes :
Mais quoique changeant de beauté
Preſqu'à chaque pas du voyage,
Mon cœur que vous croyez volage,
Mon cœur ne vous a point quitté.

RÉPONSE
DE L'AUTEUR.

AH! que ne puis-je, comme vous,
Sous une plume délicate,
Parler un langage ſi doux!
Vous donnez à ma muſe ingrate
Des baiſers dont je ſuis jaloux.
A votre louange agréable,
Flateur charmant, qui n'eût ſouſcrit!
Quand le ſentiment l'écrivit;
Pour me la rendre plus aimable,
Il s'entendait avec l'eſprit.

D'après vos vers dois-je donc croire,
Que juſqu'au temple de Mémoire
Le *Voyageur* ſoit parvenu?
Ah! plutôt, je crains que déçu

De cette eſpérance illuſoire,
Il ne touche au fleuve d'oubli;
Mais il regrette peu la gloire,
S'il a ſçu ſe faire un ami.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.
LA ROUTE.

La Planche repréſente l'Aveugle, ſa Fille & le Voyageur deſſiné & gravé d'après nature.

CHAP. PREMIER. *Mon réveil.* Page 1

II. *Troyes.* 4

III. *Le pere la Joye.* 6

IV. *Aux Cenſeurs.* 9

V. *Ma jument.* 11

VI. *Mes rêveries.* 13

VII. *Que ſuis-je donc.* 15

VIII. *L'homme au mouton.* 16

CHAP. IX. *Où ſe loge la ſenſibilité!* Page 18

X. *L'auberge.* 21

XI. *Coſſonay.* 23

XII. *Le concert.* 24

XIII. *La chûte.* 26

XIV. *L'heureuſe rencontre.* 28

XV. *Maître Pierre & Jacques.* 30

XVI. *Le plaiſir.* 32

XVII. *L'aveugle & ſa fille.* 34

XVIII. *Mon hymne au Soleil.* 41

XIX. *La queſtionneuſe.* 43

XX. *Le traîneau.* 48

XXI. *Le charlatan.* 53

XXII. *Les gobelets.* 56

XXIII. *Balthazar.* 58

XXIV. *Orbe.* 63

XXV. *La pipe.* 64

CHAP. XXVI. *Chacun à ſon tour.* Page 66
XXVII. *La famille.* 68
XXVIII. *Le monument.* 71
XXIX. *Jean-Jacques Rouſſeau.* 72

SECONDE PARTIE.

LE SÉJOUR.

CHAP. PREMIER. *Yverdun.* 77
II. *Le clavecin.* 80
III. *Le vin de Vevey.* 83
IV. *Le Dîner.* 85
V. *Le petit écu.* 88
VI. *L'étranger.* 91
VII. *L'enterrement.* 94
VIII. *Marianne.* 96

CHAP. IX. *Le cimetiere.* Page 112
X. *Le béquillard.* 116
XI. *Les muſiciens.* 121
XII. *La viſion.* 123
XIII. *La vièle.* 124
XIV. *La muſique.* 126
XV. *Premier coup-d'œil.* 128
XVI. *Mademoiſelle de C.....t.* 130
XVII. *Mademoiſelle R....n.* 131
XVIII. *Le bal.* 132

TROISIEME PARTIE.

LE RETOUR.

CHAP. PREMIER. *Ma ſolitude.* Page 139
II. *Le départ.* 145
III. *Hiſtoire de Maître Cukin.* 149
IV. *Les quinze ſols.* 154
V. *L'aimable enfant.* 158
VI. *Le ruban.* 161
VII. *La joûte.* 163
VIII. *Le marquis de L....* 166
IX. *Le petit mendiant.* 169
X. *Les noces.* 172
XI. *La nuit.* 186
XII. *Louis & Nina.* 188

CHAP. XIII. *Je crus mourir.* Page 195
XIV. *Conſtance.* 196
XV. *La vieille femme.* 201
XVI. *Morges.* 206
XVII & dernier. *Les ſaules.* 211
Lettre de M. M.... à l'Auteur. 217
Réponſe de l'Auteur. 219

Fin de la Table.

920275

ND.